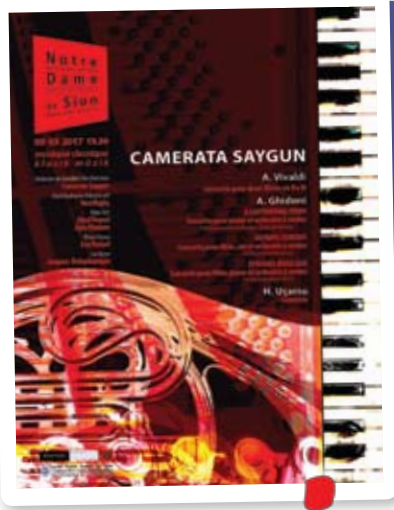


**Copenhague, trésor caché
aux portes de la Baltique**

> P. 8



La Voie royale de Barış



La route dite « La Voie Royale », qui permettait de relier rapidement Éphèse à Persépolis et dont la partie occidentale aurait été construite par les rois assyriens et les Lydiens, a été réaménagée au Ve siècle av. J.-C., à l'époque de l'empereur perse Darius Ier, afin d'assurer l'accès aux importants centres commerciaux et culturels de l'époque. La route était encore utilisée à l'époque romaine. > P. 5

Aujourd'hui la Turquie



N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



**Le droit des femmes,
une lutte qui ne
faiblit pas**

> P. 7

12 TL - 6,50 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 144, Mars 2017

Trudeau ou le retour du rêve canadien

Cela fait maintenant plus d'un an que Justin Trudeau a remplacé le conservateur Stephen Harper au poste de Premier ministre du Canada. Arrivé au 24, promenade Sussex le 19 octobre 2015, auréolé du nom de son père - ancien Premier ministre lui-même - et d'une popularité domestique porteurs de nombreux espoirs, le jeune Justin Trudeau n'a rien perdu de sa notoriété. Fidèle à l'héritage du Parti libéral, il s'impose comme une star de la politique tant sur la scène domestique qu'internationale et insuffle l'espoir chez ceux qui, en Europe ou ailleurs, s'enfoncent dans la fatalité pensant que le populisme, le repli nationaliste et identitaire vont continuer à déferler en Occident.



Après que les conservateurs aient fait plonger l'image de leur pays dans le monde, Justin Trudeau avait promis que le Canada retrouverait sa place sur la scène internationale. Jusqu'à maintenant, le pari a été relevé avec succès. En seulement un an, le Canada de Justin Trudeau a déjà redoré son image dans le monde. Après une décennie de pouvoir du Parti conservateur, exit l'image d'un État qui ne cesse de mettre des bâtons dans les roues aux institutions internationales, aux projets en matière de lutte contre le changement climatique, mais qui soutient aussi les yeux bandés Israëli. L'homme de 44 ans a préféré troquer ces orientations et l'arrogance pour l'humilité et la réflexion, pour un soutien à la collaboration internationale sur un large éventail de dossiers et particulièrement en se positionnant comme un promoteur de la paix et de la sécurité en soutenant le multilatéralisme, en favorisant l'ouverture au monde.

(lire la suite page 9)



Jean-Jacques Paul : « la pérennité de l'université Galatasaray tient à la qualité des relations diplomatiques entre la France et la Turquie »

Recteur adjoint de l'université de Galatasaray à Istanbul depuis septembre 2012, Jean-Jacques Paul finira sa mission fin février 2017. Professeur d'économie à l'université de Bourgogne à Dijon, il est détaché au ministère des Affaires étrangères. Avant d'arriver à Istanbul, il a passé quatre ans et demi à Phnom Penh comme chef d'un projet de coopération en économie et gestion dans une université cambodgienne. Nous l'avons rencontré pour parler de ce prestigieux établissement francophone qu'est l'université de Galatasaray et les quatre ans qu'il y a passé.

Comment se sont passés les premiers contacts avec l'université Galatasaray ?

J'ai un souvenir très marquant et un peu particulier. En arrivant à Istanbul, j'ai voulu rencontrer mes collègues, autant français que turcs, et j'ai donc désiré organiser une petite réception à l'université Galatasaray. Mais à la suite d'un incident dans une université turque au mois de juin qui a dégénéré et a provoqué la mort d'un étudiant, l'alcool fut interdit dans les universités. Le lieu de convivialité que représentait le bar de l'université - ouvert après 17h - avait donc été fermé, au grand regret de la plupart de mes collègues. Nous avons quand même fait la réception dans ce bar, mais évidemment sans alcool. En décembre 2012, sous forme de compensation, j'ai organisé un apéritif bourguignon avec l'aide de mon épouse qui avait préparé des gougères au plus grand bonheur des professeurs français et des professeurs de français. Depuis, c'est devenu une tradition qu'on a perpétuée dans une salle de l'Union française.

Hormis cette première impression, j'ai trouvé le lieu de travail merveilleux. Mon bureau est très beau, dans un bâtiment ancien, avec des peintures murales et au plafond, le tout au bord du Bosphore. Le cadre est unique.

Vous êtes arrivé en septembre 2012, depuis l'ambiance de l'université a-t-elle changé ?

Elle est tout à fait différente par rapport à 2012 en raison d'événements internes et externes. Sur le plan propre à l'université, le drame a été l'incendie d'un des bâtiments, le 22 janvier 2013. Cela a beaucoup perturbé la vie de l'université même si ça n'a pas trop gêné le processus pédagogique puisqu'il y avait seulement des salles de séminaire dans ce bâtiment. Mais ça a perturbé la vie des collègues puisque s'y trouvaient les bureaux de 150 d'entre eux ainsi que le secrétariat de trois facultés et le service du personnel. Il a donc fallu tout réorganiser. De plus, un bâtiment incendié dans un campus, le bâtiment le plus prestigieux, ça fait vraiment mal au cœur.

(lire la suite page 3)



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

L'Union Européenne : la fin d'une époque

Il y 25 ans, le 7 février 1992, la signature du Traité de Maastricht donnait un nouvel élan à la construction européenne en lui donnant une vocation politique qui dépassait l'objectif économique initial de la Communauté.

(lire la suite page 2)



(lire la suite page 10)

Retour sur...

L'Islamophobie, un vent de folie, Eren Paykal, P. 4

Le malaise de l'Union européenne :
une identité à inventer,
Sabine Schwartzmann, P. 2

Un psychanalyste à l'épreuve de l'actualité, Nami Baser, P. 4



Premier festival de jazz Zorlu
PSM, du 3 au 12 Mai 2017



Dr. Olivier Buirette

France-États-Unis : état des lieux d'une relation bilatérale

Depuis janvier 2017 et l'investiture du 45^e président des États-Unis, Donald Trump, les relations internationales et leur continuité relative depuis au moins la fin de la guerre froide dans les années 90 sont sérieusement remuées. Le nouveau président a mis en place rapidement les premiers signaux de sa politique étrangère en renouant la « relation spéciale » avec la Grande-Bretagne, le voyage du Premier ministre britannique Theresa May à Washington fin janvier 2017 en ayant été tout le symbole. Le président Trump avait auparavant salué le *Brexit* de juin 2016 et annoncé sous forme d'une menace à peine voilée contre l'Union européenne qu'il y aurait bientôt d'autres pays qui quitteraient l'UE. Le tout devait être accompagné d'attaques sur la monnaie européenne accusant l'Allemagne de surévaluer celle-ci. Enfin, tout le monde devait encore garder en mémoire les annonces qui avaient été faites sur un probable désengagement des États-Unis de l'OTAN en Europe.

Tout ceci devait nous amener à nous demander ce que pourrait bien être la position de la France dans tout cela ? Après les réserves exprimées par le président français, François Hollande, nous pourrions aller plus loin en nous questionnant sur le lien historique que la France a avec les États-Unis ?

En effet, comment ne pas oublier que l'amitié entre les deux pays prend ses racines avec l'expédition du Général Lafayette envoyé par le Roi Louis XVI pour aider à l'indépendance des États-Unis d'Amérique proclamée le 4 juillet 1776. Depuis cette date, les relations entre les deux pays ont toujours été marquées, au travers de l'Histoire, par des moments de proximité et d'éloignement en alternance.

Ces moments de proximités sont bien sûr et avant tout les deux guerres mondiales du XX^e siècle avec le rôle fondamental qu'a joué l'entrée des États-Unis dans le conflit en 1917 et sans oublier évidemment le débarquement en Normandie le 6 juin 1944. Puis ce fut la période dite « gaullienne » de la France de 1958 à 1969 pour laquelle bien souvent le souhait d'indépendance voulu par le Général de Gaulle devait être incompris outre-Atlantique. Le moment le plus cinglant de cette politique ayant été la sortie du commandement intégré de l'alliance atlantique, l'OTAN, en 1966, commandement que la France ne réintégrera que sous la présidence de Nicolas Sarkozy en avril 2009. Dans cette perspective, il est intéressant de mentionner les derniers souvenirs de la période de la vie de l'homme du 18 juin qui sont relatés par son ancien ministre de la Culture, André Malraux, dans « Les chênes qu'on abat » (dans le Miroir des Limbes, NRF, Gallimard, 1971).

Le malaise de l'Union européenne : une identité à inventer

Si l'Europe est aujourd'hui une réalité omniprésente dans notre vie quotidienne, puisqu'environ les trois quarts des lois et règlements nous concernant émanent des instances européennes, les citoyens des pays membres ne se sentent pas Européens pour autant, loin s'en faut ! De sondage en sondage, il apparaît clairement que les Européens ont perdu confiance dans l'UE.



C'est le constat dressé par l'institut Jacques Delors à la suite du rapport commandé à Gérard Bouchard, un professeur québécois de sciences humaines, qui pointe l'insuffisance du sentiment d'appartenance comme la racine du malaise de l'Union européenne.

Quelles sont au fond les causes de ce malaise et peut-on y remédier ?

Une Europe en quête d'identité

Rappelons qu'au départ, l'Europe s'est construite sur fond de conflits mondiaux dans l'espoir de bâtir un espace de paix. Or, ces circonstances n'étaient pas propices à la naissance d'un sentiment de fierté ou d'enthousiasme chez les Européens.

Selon l'analyse de Gérard Bouchard, « *le fait de construire sur les atrocités de la guerre et d'autres crimes perpétrés par des pays européens (colonialisme, esclavage, totalitarisme, fascisme, génocides...) a nourri un sentiment de culpabilité et de honte qui est désormais quelque peu paralysant. Il étouffe les sentiments de fierté, de confiance et d'enthousiasme dont l'avenir de l'UE a aujourd'hui désespérément besoin* ».

Le second objectif était la création d'un espace de prospérité économique intégrant au fur et à mesure le plus grand nombre d'États. C'est donc sous l'égide de la loi du marché et du libéralisme économique que s'est construite l'Europe « *Faisons des affaires, l'identité viendra après...* ». Dès lors, dans un contexte de crise économique, l'Union européenne manque de crédibilité et les Européens n'y trouvent plus vraiment d'intérêt, l'expérience récente du Brexit nous l'a démontré.

Finalement, dès le départ, l'Europe ne s'est pas construite autour de valeurs communes.

Or, comme l'a souligné Pascal Lamy, président d'honneur de l'Institut Delors, « *il manque un ingrédient essentiel dans la constitution de l'Europe : la dimension imaginaire, symbolique, culturelle, qui cimenterait les appartenances* ». Dans ces conditions, inutile d'organiser des élections européennes et de choisir un président de la Commission européenne si personne ne s'y reconnaît...

Pourtant, les acquis de l'UE sont nombreux et trop méconnus.

Tout d'abord, l'objectif premier de créer un espace de paix a été pleinement atteint puisque l'Europe n'a plus connu aucune guerre et cette zone de paix et de démocratie est enviée de l'extérieur.

En outre, on pourrait faire prendre conscience aux Européens que, sans l'Europe, de nombreux avantages concrets économiques et sociétaux n'existeraient

pas : la stabilité des prix de la zone euro, les budgets de Programmes-cadres européens en matière de recherche et développement, l'existence de normes élevées en matière de sécurité sanitaire et d'environnement, la mobilité professionnelle, pour n'en citer que quelques-uns.

En réalité, l'Europe souffre surtout d'une crise de confiance du citoyen directement liée au fonctionnement opaque de « Bruxelles »

La crise de confiance du citoyen face à l'opacité du fonctionnement de l'UE

Depuis les débuts, les Pères de l'Europe, méfiants à l'égard des nations et du processus démocratique, ont choisi délibérément de construire l'UE par le haut, via ses élites... Ce faisant, ces dernières ont engendré un **problème de légitimité** qui perdure aujourd'hui, auquel s'ajoute une véritable **opacité dans le fonctionnement de l'UE**. En effet, les instances du pouvoir européen ne sont pas visibles, le pouvoir européen apparaît aux citoyens comme anonyme, éloigné de leurs préoccupations quotidiennes immédiates et ses arcanes sont difficilement compréhensibles.

Les hommes politiques sont aussi responsables de cette crise de confiance, en critiquant Bruxelles à chaque échec. Ceux qui refusent de prendre des décisions à « Bruxelles » sont aussi ceux qui font ensuite porter la responsabilité de décisions non prises ou de décisions impopulaires à l'Europe !

Alors, comment créer une identité européenne et un sentiment d'appartenance commun ?

En réalité, l'identité européenne existe ! Les pays de l'Union européenne partagent bien un héritage commun fondé sur la philosophie grecque, le droit romain ou encore le christianisme, ainsi que des valeurs communes comme la démocratie, le respect de diversités, la tolérance, la solidarité... Reste donc à diffuser cette identité. Pour ce faire, il conviendrait de réaliser un travail de pédagogie, de favoriser davantage la rencontre des peuples et de partager plus de symboles, cette démarche ne pouvant venir que d'une volonté politique forte des États de relancer la confiance et la fierté des Européens.

Un travail de pédagogie de la part des médias et du monde éducatif serait précieux. S'agissant des médias grand public, leur rôle est essentiel. Ces derniers parlent peu de l'Europe et souvent de ce qui ne fonctionne pas bien au lieu de mettre en relief les succès. Des émissions radio ou TV telles que l'Eurovision dans d'autres domaines, artistiques ou sportifs, permettraient de promouvoir une vraie culture européenne. On pourrait aussi imaginer l'instauration d'une chronique européenne dans les journaux télévisés et des pages européennes dans les journaux gratuits à très large public.

* Sabine Schwartzmann



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

L'Union Européenne : la fin d'une époque

(Suite de la page 1)

Son entrée en vigueur en novembre 1993 instituait l'Union Européenne entre ses États membres (12 à l'époque). Il s'agissait d'une étape importante dans le processus d'intégration européenne avec la reconnaissance de la citoyenneté européenne, la création de la monnaie unique (l'euro), l'élargissement des compétences communautaires, l'instauration d'un pilier sécuritaire et d'un autre relatif aux affaires intérieures et à la justice.

On se souvient des deux chefs d'État à l'origine du Traité, François Mitterrand et Helmut Kohl dans les premières années marquant la fin de la guerre froide. Les deux hommes agissaient conformément à l'esprit de Winston Churchill qui avait confié, en 1944, au Général de Gaulle, que « la Grande-Bretagne serait le "sponsor" d'une construction européenne, dont la direction relèverait de la responsabilité commune de la France et de l'Allemagne ».

Mitterrand était alors convaincu que la disparition des blocs serait l'occasion de l'émergence d'une Europe puissante aussi bien du point de vue économique que politique. Il était l'un des rares chefs d'État européens à



soutenir que l'Organisation du Traité Atlantique du Nord (OTAN) n'avait plus de raison d'exister après la dissolution du Pacte de Varsovie. Il voulait ainsi affranchir l'Europe de la tutelle des Américains dans les domaines de la sécurité et de la défense. Mitterrand considérait l'Europe comme un multiplicateur de puissance pour la France.

Un quart de siècle après la signature de ce Traité, les mouvements populistes et les europhobes ont le vent en poupe et se renforcent à chaque élection, l'euro est de plus en plus contesté et l'Union politique semble irréalisable. Le scepticisme ronge l'UE et les politiciens comme Jean-Claude Juncker, le président de la Commission, qui ont participé à l'élaboration du Traité de Maastricht, émettent désormais des « *doutes sur la capacité des Européens à rester unis* ».

L'ancien président du Parlement européen Martin Schulz constate, quant à lui, un changement de paradigme : « *La génération Kohl-Mitterrand s'appuyait sur ce principe : une Europe forte est dans l'intérêt de notre pays. La génération Orban dit : nous devons défendre les intérêts de notre pays contre l'Europe. Comme si nous étions attaqués depuis Bruxelles* ».

Ainsi, la tendance à la renationalisation qui domine désormais dans l'UE constitue un tournant et devient un danger contre le projet européen.

Jean-Jacques Paul :

« la pérennité de l'université Galatasaray tient à la qualité des relations diplomatiques entre la France et la Turquie »

(Suite de la page 1)

Il y a quelques jours, j'évoquais encore cet événement et je me rappelais que, dès le lendemain matin, alors qu'on avait une réunion au rectorat avec le recteur, les vices recteurs, le président de la fondation Galatasaray, les doyens, tout le monde était en larme.

Sur le plan externe, aujourd'hui, les tensions qu'on ressent en Turquie, notamment à la suite de la signature de la pétition pour la paix et de la tentative de coup d'État du 15 juillet dernier, font que les gens sont inquiets. L'ambiance n'est donc plus la même.

L'accès à l'université est très sécurisé au point qu'on a l'impression que Galatasaray s'est refermée sur elle-même, pourquoi une telle sécurité ?

J'assume personnellement cette évolution qui est malheureuse, mais on se sent aussi visé et il ne faut pas s'en cacher. Il suffit d'évoquer les attentats, les premières menaces de l'État Islamique. Or, nous avons une lourde responsabilité vis-à-vis de nos étudiants qui nécessitent un renforcement des mesures de sécurité comme cela est fait au Consulat, à l'Institut français, et dans les lycées francophones. Ceci étant le recteur n'a jamais voulu faire appel à la police. Ce sont des gardes privés et non armés qui assurent notre sécurité, mais c'est vrai qu'on procède, à l'entrée de l'université, à un filtrage chaque jour plus rigoureux. On vit dans un monde où l'on est obligé de se protéger et c'est dommage autant pour l'université que pour l'Institut français qui devraient être des lieux ouverts. On en souffre tous, mais on ne peut pas faire autrement.



Est-ce que ces contraintes se reflètent sur l'enseignement et les choix des étudiants ? L'image de Galatasaray a-t-elle été touchée ?

Non pas du tout. En Turquie, il a un concours d'accès à l'enseignement supérieur et lorsqu'on regarde le classement des étudiants au concours national, l'université Galatasaray continue à recruter les meilleurs étudiants de Turquie. L'année dernière, le premier étudiant sur les deux millions qui ont passé le concours national était inscrit à Galatasaray. Cette année, c'est le second. Le dernier qui est entré à la faculté de droit de notre université était 86^e au concours national. Cela reflète bien le niveau d'excellence de l'université. On recrute toujours les meilleurs étudiants de Turquie.

Quel est le statut de cet établissement ?

C'est une université publique, turque et francophone. Elle a été fondée par un accord bilatéral signé en 1992 par les deux présidents de l'époque, Özal et Mitterrand, et prolonge l'histoire qui avait été initiée avec la fondation du Lycée Galatasaray en 1868, dont on va fêter le 150^e anniversaire l'année prochaine. C'est donc dans le sillage du lycée que cette université a été fondée, à l'initiative d'anciens élèves du lycée qui ont demandé à la France la création de cette université. Dans les années 1980, le lycée était tombé un peu en déshérence, il avait perdu un peu de son prestige, les bâtiments étaient peu entretenus, etc., et c'est Monsieur Inan Kıraç, à l'origine de la fondation Galatasaray, qui, avec son prestige d'homme d'affaires du groupe Koç, a relancé l'intérêt vis-à-vis du lycée. Il a lui-même financé une partie de la rénovation du lycée, et ils ont eu l'idée de fonder cette université de façon à rehausser le prestige du lycée et à constituer une institution qui engloberait l'université, le lycée, le collège et l'école primaire afin de protéger le lycée. La protection du lycée et l'objectif d'ouvrir un débouché francophone aux élèves des lycées francophones de Turquie, c'était un peu l'idée de départ. C'est unique au monde.

Vous avez été durant cinq ans recteur adjoint, est-ce que l'université est une réussite ?

Oui, en tout cas j'en parle toujours avec beaucoup de fierté notamment, car c'est aussi un exemple de la francophonie en Turquie. C'est un joyau, un exemple de réussite, même si elle a son lot de problèmes. Aujourd'hui, il y a des défis qui se dressent et d'autres qui apparaîtront demain auxquels l'université devra faire face. Actuellement, la pérennité de l'université tient quand même à la qualité des relations diplomatiques entre la France et la Turquie, entre l'Europe et la Turquie. Si, pour des raisons que je ne souhaite pas, ces relations se détérioraient fortement un jour, ce projet risquerait d'en souffrir. Heureusement, on n'en est pas du tout là. Tous les ans, le comité paritaire se réunit avec des représentants des ministères turcs et français. J'ai participé au dernier qui s'est déroulé le 3 février à Paris et cela s'est très bien passé. Les représentants turcs et français ont renouvelé leur attachement au projet Galatasaray. L'ambassadeur lui-même s'est engagé dans ce sens. Le recteur actuel de l'université, Ertuğrul Karsak, est un excellent francophone et très impliqué dans ce projet. Le succès de l'université Galatasaray, on le doit aussi à son prestige et à la marque Galatasaray.

En plus de cet accord bilatéral fondateur, existe-t-il d'autres garanties internationales au cas où il y aurait des problèmes ?

Non. Il est même prévu dans l'accord que l'une des parties peut se retirer si elle le souhaite. Comme dans tout accord bilatéral, l'une des parties peut dénoncer l'accord.



Pourquoi Mitterrand a-t-il fait ce choix de s'engager avec la Turquie sur ce projet ?

À la fin des années 1930, il y avait un professeur de philosophie français au lycée Galatasaray, Étienne Manac'h. Il était le chef du réseau de résistance auquel appartenait Mitterrand. Les deux hommes étaient donc assez proches. Par la suite, Étienne Manac'h a fait une grande carrière dans la diplomatie. Il a fini par revenir à Istanbul dans les années 1980 où il rencontra Inan Kıraç. Ce dernier lui a demandé de l'aider pour monter une université. Il en a alors parlé à Mitterrand. Mitterrand, dans un discours prononcé en 1992 à Istanbul, rend d'ailleurs hommage à Étienne Manac'h qui venait de décéder.

L'existence de l'université contribue-t-elle aux relations franco-turques ?

Quand il y a eu la dernière grande tension entre la France et la Turquie, en 2011, l'université a été très importante pour maintenir les liens bilatéraux. À l'époque, le président de l'université Paris I Panthéon-Sorbonne – université française dont Galatasaray est la plus proche – et ancien membre du Conseil constitutionnel était Jean-Claude Colliard. Il y a eu plusieurs échanges téléphoniques entre la direction des deux universités, et Jean-Claude Colliard avait rassuré son homologue à Galatasaray en disant que le Conseil constitutionnel allait sûrement barrer la loi qui était source de tension.

Combien d'étudiants acceptez-vous chaque année ?

400 étudiants par an, le chiffre est fixé dans l'accord bilatéral. Ce sont des petites promotions. Officiellement, nous avons deux cents étudiants francophones et deux cents autres non francophones. Les étudiants francophones passent un concours interne en français, mais ils doivent quand même passer le concours national et se classer dans les 25.000 premiers. Les deux cents autres élèves rentrent uniquement par le biais du concours national et, en général, les meilleurs sont les non-francophones, car la concurrence est plus dure pour eux. Par contre, on ne remplit pas toujours les quotas en terme de francophones. Donc, soit des places restent vacantes soit on

prend un peu plus de non francophones. Comme l'université est petite, on n'offre pas toutes les spécialités, par exemple on n'enseigne pas la médecine ou encore la biologie, donc il y a beaucoup de spécialités que les francophones aimeraient suivre et ils doivent alors poursuivre leur cursus dans une autre université que Galatasaray. Cette année, à la suite de la fermeture des lycées et académies militaires et à la décision du gouvernement, nous avons dû accueillir 130 élèves non francophones en plus. Ce sont de très bons élèves qui s'étaient orientés dans le domaine du génie, de la sociologie ou des relations internationales.

Que pouvez-vous nous dire du niveau de français des étudiants à l'université ?

À la fin de l'année préparatoire, les étudiants non francophones maîtrisent assez bien le français. Mais, par la suite, dans la mesure où les cours ne sont pas tous donnés en français, les étudiants peu motivés peuvent mettre en place des stratégies pour éviter les cours offerts en langue française et perdre leur niveau. En revanche, il est impossible en quatrième année de faire la distinction entre les nouveaux et anciens francophones, car on a tous les cas de figure.

Quels liens les entreprises françaises entretiennent-elles avec l'université Galatasaray ? Cela permet-il à vos étudiants francophones d'y entrevoir des débouchés professionnels ?

Nous avons de très bonnes relations avec les entreprises françaises. Quant aux débouchés professionnels, cela change beaucoup d'un groupe à l'autre. Plus l'entreprise a une dimension multinationale, plus elle aura recours à l'usage de l'anglais. Mais parler français est un atout notamment pour travailler au niveau de la direction générale des sociétés françaises. Notre objectif à l'université Galatasaray n'est pas de former des étudiants bilingues, mais des étudiants trilingues, car il est évident que nos étudiants doivent être anglophones. Le français est un élément supplémentaire dans un curriculum vitae et c'est aussi une forme d'état d'esprit, une pédagogie différente que les entreprises reconnaissent, qu'elles soient ou non francophones.



Eren Paykal

Les derniers développements en relation avec les guerres du Moyen-Orient et leurs répercussions, à commencer par la crise migratoire affectant les pays européens, ont eu une conséquence néfaste dans les sociétés occidentales, à savoir la montée vertigineuse de l'islamophobie.

Il est vrai que, à la suite des attentats du 11 septembre commis par des groupes islamistes, une inquiétude croissante et même une discrimination vers toute notion et envers l'islam ont vu le jour dans le monde occidental, surtout dans les couches populaires. Mais, les actes contre des musulmans ou des lieux de culte musulmans avaient tout de même été marginaux et condamnés par la plupart des opinions publiques.

Malheureusement, dans ce contexte, une recrudescence sans pareil a été constatée ces derniers temps dans les pays occidentaux.

L'Islamophobie, un vent de folie

En effet, en 2016, plus de 2800 agressions à tendance islamophobe ont été perpétrées dans ces pays faisant des victimes innocentes.

En ce qui concerne cette période, la répartition de ces actes ignobles se fait comme suit :

États-Unis : 450 attaques.

Allemagne : 260 actes de haine vers les musulmans ; 664 exilés musulmans et plus de 60 mosquées ont été attaqués.

Canada/Québec : Un terroriste a pénétré dans la mosquée de Québec en massacrant six personnes faisant leur prière.

Autriche : Plus de 90 attentats.

Belgique : 60 % de la population estime que les musulmans représentent une menace. 71 % des musulmans pensent qu'ils sont considérés comme des terroristes par les citoyens belges. Plus de 20 actes terroristes ont été enregistrés.

France : Elle se situe en tête des pays où

les manifestations contre les musulmans sont les plus fréquentes. On compte plus de 360 attaques islamophobes.

Royaume des Pays-Bas : Les mosquées sont prises pour cibles par les extrémistes. Des centaines d'agressions ont été recensées, dont 20 ont été commises contre les mosquées.

Écossais : Les actes de violence à l'encontre des musulmans ont presque doublé entre 2015 et 2016 (89 %) atteignant le nombre de 134.

Angleterre : Plus de 1000 agressions. Une hausse de 70 % pour Londres. 60 % de ces agressions sont perpétrées contre des femmes musulmanes.

Suède : Plus de 30 agressions.

Norvège : Les organisations fascistes comme la Ligue de Défense de la Norvège ont réalisé des dizaines d'agressions dans le pays.

Bien sûr, dans les pays démocratiques, toutes les opinions et toutes les religions



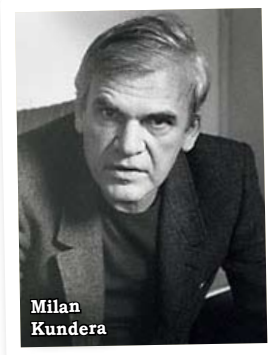
peuvent légalement et intellectuellement être critiquées. Les partis au pouvoir dans leurs pays respectifs ont le droit de fixer des règles concernant l'entrée des exilés sur leur territoire. Mais ces mêmes dirigeants ont aussi l'obligation de protéger leurs ressortissants et leurs hôtes, toutes religions ou ethnies confondues. En même temps, toute forme de recours à la violence devrait être pénalisée par les forces de l'ordre. La haine engendre la haine, tandis qu'un sentiment d'impuissance et d'impunité fait accroître la ruée vers les extrémismes de tout bord.



Ali Türek

Lorsqu'il cherche à comprendre ce qu'est le roman, Milan Kundera nous transmet un bref passage.

« Il y a un proverbe juif admirable : « L'homme pense, Dieu rit. » Inspiré par cette sentence, j'aime imaginer que François Rabelais a entendu un jour le rire de Dieu et que c'est ainsi que l'idée du premier grand roman européen est née. Il me plaît de penser que l'art du roman est venu au monde comme l'écho du rire de Dieu. »



Milan Kundera

Nous sommes en 1985 et l'auteur de « L'insoutenable légèreté de l'être » vient de recevoir le Prix Jérusalem pour avoir abordé dans ses œuvres la liberté de

l'individu face à la société, à la politique et aux gouvernements.

Il publiera plus tard ce discours dans un recueil d'essais de réflexion sur le roman, sur cette 'oeuvre de l'Europe', conçu en sept parties comme dans la plupart de ses oeuvres.

Il dira plus tard: *« J'avais fini par avoir ces : dialogues étranges: 'Vous êtes communiste, monsieur Kundera?' 'Non, je suis romancier' 'Vous êtes dissident?' 'Non, je suis romancier' 'Vous êtes de gauche ou de droite?' 'Ni l'un ni l'autre. Je suis romancier' »*

Des romans de l'anti-totalitarisme, des recueils composés de plusieurs nouvelles qui nous transmettent des relations intimes humaines construisent une oeuvre très singulière dans la littérature du vingtième siècle. Des réflexions sur le genre du roman lui-même sont suivies par celles sur l'amour

Rires et larmes

et sur le sexe. Il est romancier. Kundera marque cette ère par son oeuvre imprégnée des thèmes de l'identité, de l'authenticité ou encore du phénomène de l'illusion.

Encore, il réfléchit sur l'Europe. Dans un entretien accordé au Monde en 2011, il reprend un de ses passages pour expliquer sa vision du continent et affirme que c'est sur la culture, c'est-à-dire sur l'art et la littérature, que l'unité européenne repose et non plus sur une croyance, comme autrefois. Il s'interroge sur l'avenir de cette identité, plus précisément sur la nouvelle base commune de celle-ci, dans les décennies à venir. Apparemment, la culture n'est plus là pour la « réalisation des valeurs suprêmes par lesquelles les Européens se reconnaissaient, se définissaient, s'identifiaient. »

Voilà, il nous reste donc quelques pistes. Car, au fond, on n'est jamais condamné à perpétuité à subir ce qui nous entoure.

Un petit rappel de l'air méditerranéen peut chercher à vous faire oublier le froid glacial de la capitale, tout comme une petite lecture d'un essai sur le roman qui voudrait vous éloigner, rien que pour un bref moment, du climat écrasant de l'actualité politique.

À la fin de son discours, Kundera demandait: *« Mais pourquoi Dieu rit-il en regardant l'homme qui pense? »*, avant de répondre tout de suite à cette question: *« Parce que l'homme pense et la vérité lui échappe. »*

La vérité nous échappe, sa version 'post 0.2' nous étrangle ; et, probablement, seuls l'art et la création nous rapprochent de la vérité.

Dans une atmosphère d'une détresse destructrice, c'est à nous de choisir. Face à la défaite et au déclin, une création fertile, intense et rénovatrice...

À nous de choisir.



Nami Başer

Un psychanalyste à l'épreuve de l'actualité

Christian Hoffmann, que le lycée Notre Dame de Sion avait accueilli il y a quelques années, retourne en Turquie. Cette fois-ci, il va animer un débat psychanalytique à l'université Galatasaray, ce qui démontre la vivacité des relations franco-turques d'une part, et l'intérêt que l'on éprouve pour la psychanalyse d'autre part. Des lycéens jusqu'aux universitaires, les noms de Freud et de Lacan passionnent les lecteurs, les étudiants et les universitaires turcs. L'une d'entre eux, Ceylin Özcan, a terminé ses études à l'université Paris 7, Denis Diderot et enseigne actuellement la psychanalyse lacanienne aussi bien à l'université Aréol qu'à l'université Galatasaray. Cette dernière institution, comme d'ailleurs les lycées Saint Benoît et Notre Dame de Sion, ont toujours accueilli depuis une dizaine d'années toutes sortes de conférences sur cette discipline. Aussi bien Julia Kristeva qu'Elizabeth Roudinesco ont fermement défendu que notre époque, caractérisée par des dérives autoritaires mimant et répétant pour la neuvième fois les fascismes, a besoin de la psychanalyse et qu'elle seule est capable d'articuler la politique, c'est-à-dire ce qui est commun à des individus singuliers vivant dans un espace partagé et leur histoire intériorisée où la mémoire tisse dans une certaine intersubjectivité des traces plus ou moins indélébiles qui seront liées à la perte, à la recherche, à l'archive, etc. C'est dans le croisement de ces deux instances qu'un assujettissement servile peut se transformer en une assumption dialectique d'une subjectivité qui peut œuvrer pour qu'un certain nombre de symptômes disparaissent ou se transforment "sans perte grave" comme l'écrit Lacan dans un article consacré à ce sujet.

Christian Hoffmann fait aussi partie de cette poignée de psychanalystes qui se penchent sur les problèmes de notre temps. C'est le 27 février qu'il sera en Turquie, mais juste avant cette date, il participera le 23 février 2017 à Paris, dans sa propre université, à une réunion qui s'intitule : "La psychanalyse dans les démocraties contemporaines et ses dérives actuelles". Il s'agira cette fois-ci d'échanges et de rencontres entre les psychanalystes français et brésiliens. Les philosophes s'ajouteront aux psychanalystes, puisque cette question de va-et-vient entre une servitude et une maîtrise, entre un défi et une reprise, concerne aussi bien les savants que les philosophes.

Quant au séminaire qui va se dérouler en Turquie, le débat portera sur le corps. De ce concept et de cette réalité, on a fait un grand abus depuis le XVIII^e siècle, puisque l'on a voulu renverser la dualité qui existait auparavant entre le corps et l'esprit au détriment de la matérialité donc en mettant aux nues le corps. Les choses sont évidemment plus compliquées et depuis Kant on exploite cette veine. Michel Foucault, dans les années quatre-vingt, avait examiné le problème du point de vue de la politique des États. Ceux-ci préconisent une sorte d'hygiène qui leur permet de diriger la vie de leurs citoyens. C'est ce que Foucault appelait une biopolitique en en suivant les méandres historico-financiers dans ses recherches. Quant à Lacan, après avoir analysé les intermittences du désir et de la loi, il a commencé à s'intéresser au corps en tant que lieu de jouissance, ce dernier concept faisant jonction entre plusieurs instances qui lient l'homme à l'autrui.

Voici les rencontres, les problèmes et les pays. Puissent ces échanges fructueux continuer grâce aux institutions démocratiques dont nous disposons.



Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire
des relations
internationales

La Voie royale de Barış

En décrivant cette route commerciale célèbre, **Hérodote** affirmait que les messagers persans étaient les voyageurs les plus rapides au monde, et qu'ils parcouraient en sept jours les 2.699 kilomètres de cette route antique appelée « la Voie Royale ».

On pense que la route historique, qui traversait la capitale assyrienne de Ninive (l'actuelle Mossoul), se divisait en deux routes distinctes après avoir passé le sud de Babylone (Bagdad). L'une allait jusqu'à Ecbatane (Hamadan) et, de là, se poursuivait avec la Route de la Soie. L'autre route qui, continuant à l'est, atteignait Suse, la capitale perse à l'époque achéménide, puis Persépolis.

* * * *

Le 9 février au soir, plus de cinq cents invités ont été conviés à Pyramid, l'un des célèbres centres d'art d'Istanbul, pour admirer de près les tableaux du jeune artiste

Barış Saribaş.

Au nombre des invités rassemblés au Centre d'art Pyramid, fondé par le célèbre artiste **Bedri Baykam**,

figuraient **Bertrand Buchwalter**, Consul Général de France à Istanbul, et le célèbre journaliste **Fatih Altaylı**.



La cinquantaine de tableaux de l'artiste, composée de couleurs éclatantes provenant d'un monde fantastique et réalisée dans ses ateliers d'Izmir et d'Istanbul, sera exposée jusqu'au 26 mars au soir.

À la fin de son article « Un regard brûlant et voltigeant... », rédigé pour le catalogue de l'exposition intitulée *La Voie Royale* qui se tient au Centre d'Art Pyramid, le critique d'art **Ali Şimşek** définit « l'optique pure », qui est l'un des concepts les plus discutés de la théorie critique moderne : « *Un état de représentation et de contemplation libre de signification et d'affectivité [...] D'une certaine façon, en extirpant de nous tout romantisme, il en répartit le poids, le calme, l'appelle à la surface ; il en jette le poids. Oui, dans un paysage, il y a toujours de "l'optique pure". Tout comme en musique, on peut parler de "son pur"...* » Selon le célèbre critique : « *L'une des invitations qui vous est faite lorsque vous regardez les paysages de Barış, c'est un peu cette demande de contemplation pure...* »



Crocodily, l'entreprise aux grands rêves qui se réalisent

Crocodily, une organisation créée en 2009, ne cesse de se développer. Grâce à des entrepreneurs talentueux et dynamiques, Crocodily ne cesse de séduire les parents et les enfants.

Si vous avez des petits bouts et que vous vivez à Istanbul, il est certain que vous avez entendu parler de Crocodily, ce petit magasin de meubles pour enfants situé sur la rive européenne d'Istanbul qui a bien grandi depuis son ouverture en mai 2015. Que vous vous y soyez rendu ou non, nous pouvons vous le confirmer : Crocodily mérite le détour et est à la hauteur de son slogan : « De grands rêves, de petites zones ». La marque a su se démarquer de façon originale en alliant le confort, le design, mais aussi la sécurité et la qualité – tous leurs produits sont certifiés d'Oeko-Tex – pour meubler la chambre et les autres lieux de vie de nos petites boules d'énergies afin que ces derniers évoluent dans un monde où tous les rêves peuvent devenir réalité. Comme l'explique Selin Necipoğlu Doğaner, la fondatrice de Crocodily : « Nous offrons une variété de solutions en ce qui concerne la surface habitable des enfants aux parents qui font de leur mieux afin d'alimenter le monde de rêve sans limites de l'enfant, aux enfants et aux établissements d'enseignement avec le motto 'grands rêves, petites surfaces' ».

La société Crocodily Kid's Architect c'est aussi de nombreux projets portés par la créatrice et architecte Selin Necipoğlu Doğaner. Diplômée du Département d'architecture de l'Université Technique d'Istanbul et détentrice d'une maîtrise en conception de produits de l'Académie Domus (Italie), elle est mère avant tout et a donc décidé d'allier ses passions en orientant son talent vers les enfants : « J'avais toujours l'intérêt pour les produits pour enfants et les jouets. J'ai fait des recherches sur les conceptions et les produits de surface habitable des enfants en Turquie et dans le monde. Et enfin, j'ai décidé d'être un spécialiste sur le sujet en combinant mon intérêt avec mon éducation », explique-t-elle quand on lui demande ce qui l'a poussé à créer son entreprise.

Ainsi, l'organisation a réalisé divers projets : jardins d'enfants, crèches ou encore cours de récréation, rien n'arrête Crocodily ! À titre d'exemple, c'est Crocodily qui est à l'origine de *Kindergartens Canadiens*, un projet qui a permis de concevoir des salles de classe uniques au Canada



qui reflètent la culture canadienne et allient design, divertissement et éducation afin d'apprendre de façon créative et en symbiose avec la nature. Ce type de projets est un tel succès qu'il a été reproduit dans de nombreuses écoles en Turquie – notamment à Adiyaman, Afyon et Malatya –, le tout avec la philosophie suivante : « *permettre aux enfants d'obtenir une éducation librement et heureusement* ».

Istanbul bénéficie aussi de la créativité de Crocodily dans les quartiers de Moda et d'Arnavutköy où des écoles maternelles disposent de meubles de classe, mais aussi des maisons de jeu et des espaces communs qui ont été conçus par l'entreprise.

Des projets importants, car les surfaces habitables influencent le développement de nos enfants com-

me le souligne Selin Necipoğlu Doğaner : « *Nous pensons que les surfaces habitables supportent les buts d'utilisation. D'après nous, l'enfant utilise sa chambre pour les fonctions différentes qui supportent son développement. Il connaît lui-même, son environnement et la vie par l'intermédiaire des jeux. De ce fait, nous pensons qu'une chambre délibérément aménagée et organisée au lieu d'une chambre superficiellement aménagée donne la chance à l'enfant de développer son monde de la pensée* ». Une telle philosophie que suit l'entreprise dans tous ses projets.

Alors, n'hésitez plus et découvrez les produits, collections et projets de Crocodily !

* Camille Saulas

La Francophonie à l'honneur

Le 20 mars, ce n'est pas moins de 220 millions de francophones, répartis sur les cinq continents, qui fêteront leur langue, se feront la voie du partage et de la diversité culturelle. L'objectif est simple, mais important : la promotion du dialogue interculturel et le rapprochement de tous ceux qui ont intérêt pour la Francophonie.

Cette journée a été choisie en référence au 20 mars 1970, jour où a été créée l'Agence de coopération culturelle et technique, soit la future Organisation internationale de la Francophonie (OIF), à Niamey (Niger). Mais, les célébrations ne seraient être limitées à une seule journée. Au contraire, durant tout le mois de mars la Francophonie est à l'honneur.

Pour l'occasion, de nombreuses activités sont organisées à travers le monde. Comme chaque année depuis 1990, spectacles, cérémonies, concours, festivals de films, expositions de toutes sortes, activités pédagogiques, colloques et ateliers, mais aussi rencontres littéraires et découvertes gastronomiques, sont au programme. Il y en aura pour tous les goûts même si la littérature sous toutes ses formes, de la poésie au théâtre, occupera une place prépondérante.



Parmi les rendez-vous importants, on compte le concours d'écriture en langue française : « Les Plumes francophones », organisé par le service Kingle Direct Publishing d'Amazon en association avec TV5Monde. Un véritable tremplin pour les auteurs amateurs et une chance pour les mordus de lecture de découvrir de nouveaux talents.

La Turquie n'est pas en reste. Pour une troisième édition, l'Institut français a lancé le 6 février le concours national « Les visages de la Francophonie » qui se terminera le 13 mars. Cet événement consiste en la réalisation d'un court métrage qui met en lumière les vertus du football et sa capacité de rassemblement. Ainsi, le Mois de la Francophonie sera l'occasion de célébrer le « vivre ensemble », mais aussi de réfléchir sur la langue française et les enjeux auxquels elle fait face.

* Camille Saulas



* Camille Saulas

Benoît Hamon, candidat du PS aux élections présidentielles

Le « Petit Benoît » comme certains aiment l'appeler, celui que personne n'attendait, a fini par créer la surprise en remportant largement l'investiture à l'élection présidentielle de la Belle alliance populaire avec 58,88 % des voix, écartant ainsi d'un revers cinglant Manuel Valls, l'ex Premier ministre.

L'ancien ministre de l'Éducation et député des Yvelines n'était pourtant pas une figure incontournable de la vie politique française. Sa carrière, il l'a commencée au sein de SOS racisme. Puis, en 1987, après avoir participé à des manifestations contre la loi Devaquet, il finira par prendre sa carte à l'UNEF (un syndicat étudiant). Une décision qui l'amènera à prendre la tête du Mouvement des jeunes socialistes de 1993 et 1995 pour, par la suite, devenir le conseiller pour la jeunesse de Lionel Jospin durant la campagne présidentielle de 1995. C'est alors que l'ascension commence réellement : député européen puis conseiller régional d'Île-de-France en tant que membre du Parti socialiste - dans lequel il s'inscrit dans un courant réformiste avec Arnaud Montebourg et Vincent Peillon -, il devient ensuite ministre délégué à l'Économie sociale et solidaire et pour finir ministre de l'Éducation nationale entre

avril et août 2014. Un dernier mandat on ne peut plus court qui s'achèvera sur une rupture avec les orientations politiques du gouvernement socialiste après un bilan en tant que ministre fait de succès - la loi sur l'économie sociale et solidaire et la loi sur la consommation -, mais aussi d'échecs notamment en raison de son court passage du côté de l'éducation.

Malgré un bilan en demi-teinte, il a tout de même su convaincre. Ses propositions sont multiples et ambitieuses, certains diraient idéalistes ou irréalistes : réduction du temps de travail, instauration d'un revenu universel d'existence, taxation des robots et abrogation de la loi travail, mais aussi sortie immédiate du diesel, ou encore instauration d'un « 49.3 citoyen », reconnaissance du vote blanc et même d'« une sixième République », mise en place d'« une police des discriminations et légalisation du cannabis, sont quelques-unes de ses mesures phares.

Pour le frondeur, malgré cette belle victoire, c'est maintenant que le travail commence pour relever les nombreux défis qui se dressent entre lui et l'Élysée. Les soutiens de Manuel Valls, qu'ils soient citoyens ou



Dimanche 29 janvier, Benoît Hamon est devenu officiellement le candidat du Parti socialiste (PS) en lice pour l'élection présidentielle. Après une bataille acharnée avec les six autres candidats, celui qui revendique un ancrage à gauche sera-t-il en mesure de réunir son camp pour remporter les présidentielles qui approchent à grands pas ?

députés, sont frileux à donner leurs voix à Benoît Hamon et nombreux sont ceux qui déclarent vouloir se tourner vers Emmanuel Macron. Mais il y a peut-être pire puisque les figures emblématiques du PS, tels Marisol Touraine, Michel Sapin ou encore Jean-Marie Le Guen, sont loin de toutes le soutenir. Si ces derniers estiment que le vainqueur de la primaire de la gauche devrait assumer le bilan du quinquennat - ce que le Premier ministre Bernard Cazeneuve, qui soutient Benoît Hamon, estime pratiquement impossible -, ils doutent en plus de sa capacité à rassembler. Le PS est plus que jamais divisé et le rassemblement - mot qu'ils ne cessent pourtant de marteler dans les médias - semble relever du fantôme. Par ailleurs, le candidat de la gauche va devoir défendre son programme, critiqué de toute part, et surtout : convaincre. Plus crucial encore, celui qui chute dans les sondages doit absolument séduire le candidat de la France Insoumise, Jean-Luc Mélenchon, qui pour l'instant n'entend pas entrer dans une alliance politique avec le candidat du PS. À défaut, Benoît Hamon préfère s'enorgueillir du ralliement de Yannick Jadot

(ELLV) à sa candidature, un homme qui n'aurait jamais pu devenir une menace contrairement à Jean-Luc Mélenchon. Enfin, n'oublions pas non plus de mentionner le scandale entourant le couple Fillon qui va sans dire profiter à Marine Le Pen qui ne cesse de monter dans les sondages. Néanmoins, Benoît Hamon pourrait lui aussi profiter du « Pénélopegate » qui discredite son rival de droite. À tel point que même François Hollande commence à croire que la gauche pourrait être de nouveau à la tête de l'État en mai prochain et appelle au rassemblement de la gauche. En outre, comme le rappelle Fabien Escalona, politiste et chercheur à Sciences Po Grenoble, Benoît Hamon dispose d'un réseau important au PS, mais aussi d'un soutien considérable de la part de la jeunesse de son parti et des réseaux syndicalistes. En outre, il souligne que, en plus de son dynamisme et de son ambition, ses idées raisonnent chez une bonne part des citoyens français et il dispose d'une grande capacité militante, mobilisatrice et organisationnelle, des qualités qui ne sont pas étrangères à sa victoire et qui pourraient bien faire la différence dans les mois à venir.

* Camille Saulas

Donald Trump ou l'art de susciter la haine

Si quelqu'un pensait encore que Donald Trump lors de la course à la Maison-Blanche s'adonnait à un petit jeu de provocations pour faire parler de lui, mais que finalement, une fois élu président, ce dernier se calmerait, force est de constater qu'il n'en est rien. Bien au contraire, le 45e président des États-Unis a, dès les premières semaines à la tête de la première puissance mondiale, enchaîné les décrets polémiques dont le controversé « muslim ban », une proposition qu'il avait lancée au lendemain de l'attentat d'Orlando, le 12 juin 2016. Un décret sur l'immigration signé le 27 janvier dernier qui s'avère être on ne peut plus rétrograde, mais surtout dangereux et contre productif selon les experts de la lutte contre le terrorisme.

Il en avait fait l'une de ses mesures phares de son début de mandat, le *muslim ban*, qui interdit l'accès au territoire américain pour trois mois aux ressortissants de sept pays musulmans - Iran, Irak, Yémen, Soudan, Somalie, Syrie et Libye -, pour quatre mois aux réfugiés et, pour finir en beauté, indéfiniment pour les Syriens, était présenté comme une mesure de « bon sens » pour assurer la sécurité des Américains. Pourtant il n'en est rien et une grande partie des Américains n'est pas dupe.

En réalité, le *muslim ban* est contre-productif. Cet amalgame inquiétant entre islam et terrorisme ne fait qu'engendrer davantage de division. Donald Trump plonge ainsi la tête la première dans le piège grossier des groupes terroristes qui sont alors en mesure de renforcer leur propagande et de recruter plus facilement. Le président américain ne fait donc qu'accrocher une cible dans le dos des États-Unis en renforçant les groupes djihadistes.

Ce n'est pas pour rien que, comme l'a révélé le Washington Post, au lendemain du décret les djihadistes parlaient d'une « victoire » sur les réseaux sociaux et remerciaient le président américain d'être devenu leur « meilleur recruteur ».

Non seulement il se met à dos les modérés, mais il occulte aussi toute collaboration avec les pays musulmans pour lutter contre le terrorisme. Mais M. Trump, vos petits décrets, vos déclarations fracassantes et votre

alignement avec la politique de Georges W. Bush ne peuvent pas fonctionner. En vous détournant de vos alliés et particulièrement des gouvernements des pays à majorité musulmane, vous ne lutterez jamais efficacement contre le terrorisme.

Ce genre de politiques et le discours de M. Trump ne font qu'engendrer davantage de haine et d'intolérance. Pire, c'est ainsi qu'il en vient à légitimer des actes odieux à l'encontre de la communauté musulmane comme l'attentat de Québec qui s'est produit le dimanche 29 janvier et a engendré la mort de six innocents.

N'oublions pas non plus que les attentats perpétrés par des extrémistes musulmans ne sont pas si nombreux sur le territoire américain, et sont même moins meurtriers que ceux des suprématistes blancs... En outre, il n'existe aucune preuve incriminant pour activités terroristes un ressortissant des pays concernés par le *muslim ban*. Non, M. Trump, le 11 septembre n'a pas été perpétré par un Irakien, un Iranien, un Syrien, ni même par un Soudanais, un Somalien, un Libyen ou un Yéménite. C'est d'ailleurs ce que souligne Peter Bergen, spécialiste de la sécurité intérieure pour CNN, ainsi que David Serman, analyste pour le think tank New America : « Douze terroristes ont conduit des attaques djihadistes mortelles aux États-Unis depuis le 11 septembre, tuant 94 personnes. Aucun d'eux n'a émigré ou n'est né d'une famille ayant émigré d'un des pays concernés par le décret de Donald Trump ».



Par contre, c'est bien des Américains ou des résidents légaux qui ont engendré la mort de ces personnes. Une étude de deux sociologues américains, Charles Kurzman et David Schanzer, démontre scientifiquement que les milices chrétiennes d'extrême droite représentent une menace bien plus sérieuse pour la sécurité des Américains que celle des terroristes musulmans et sont à l'origine

de la grande majorité des attentats qui se sont déroulés sur le territoire américain. Simple petit rappel : le 22 octobre 2008, ce sont deux néonazis qui projetaient de tuer 88 lycéens noirs ; le 10 juin 2009, c'est un suprématiste blanc qui a tué une personne lors de l'attaque contre le musée de l'Holocauste à Washington, avant qu'un autre, le 5 août 2012, abatte sept personnes au temple sikh d'Oak Creek ; c'était un ancien responsable du Ku Klux Klan qui, en avril 2014, a assassiné trois juifs. Plus récemment, l'attentat de Charleston, qui a fait neuf morts, a été perpétré par un autre suprématiste blanc : Dylann Roof. Enfin, c'est

Robert Lewis Dear, un militant anti-IVG et américain pure-souche, qui a abattu trois personnes et en a blessé neuf autres.

Heureusement, il existe encore des gens rationnels et seins d'esprits. De multiples manifestations ont éclaté dans le monde entier, mais avant tout aux États-Unis pour dénoncer le décret de M. Trump. Et finalement, le 9 février dernier, la cour d'appel de San Francisco a maintenu, à l'unanimité, la décision de suspension du *muslim ban* pour protéger « l'intérêt général » qui, comme nous l'avons exposé, était fortement menacé par cette mesure. Si cela a provoqué la colère de Donald Trump, qui a promis à tout ce beau monde qu'ils se reverraient au tribunal, c'est d'autant plus une victoire pour ceux qui croient en la démocratie et en la liberté. Mais, méfions-nous, car des hommes et femmes politiques en Europe adorent prendre pour exemple M. Trump et trouvent sa politique migratoire et sécuritaire excellente. Motivés par la soif du pouvoir, les partis extrémistes endorment leurs électeurs, les caressent dans le sens du poil et favorisent ainsi la division, la haine, et finalement nourrissent le cycle de la violence. La fachosphère grandit et, si certains en venaient à prendre le pouvoir en mai prochain, ça serait sur l'Europe que s'abatrait une nouvelle vague d'intolérance destructrice.

* Camille Saulas



Ozan Akçüre

Avocat au
Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

Selon les derniers chiffres dévoilés par l'Observatoire du Conseil National des Barreaux (CNB), les quelque 161 barreaux français comptaient 62073 avocats au 1er janvier 2015, soit un avocat pour un peu plus de 1000 habitants en moyenne. Un univers en expansion croissante depuis un certain nombre d'années où règne une grande diversité à l'origine de profondes mutations.

Cette année, 2074 élèves ont pris place sur les rangs de l'École de Formation du Barreau de Paris, plus gros pourvoyeur de futurs avocats en France. Ces jeunes diplômés s'apprentent à faire leur entrée dans une profession au paysage changeant : féminisation de la profession, digitalisation des procédures, transformation des modes de pratique avec l'installation croissante en France de cabinets d'envergure internationale, augmentation de la concurrence au sein des spécialités les plus convoitées... Autant de bouleversements qui contribuent à dépeupler un métier qui traverse les époques.

Une diversité participant à la richesse de la profession

La diversité de la profession d'avocat se manifeste au moins à deux niveaux : diversité au regard de la manière d'exercer, d'abord ; diversité au regard de la matière exercée, ensuite.

Sur la place des cabinets d'avocats cohabitent des petites structures, voire des avocats exerçant à titre individuel, des structures de taille moyenne et des structures d'envergure internationale. Il existe des avocats généralistes, qui traitent indifféremment de toutes matières, et des avocats très spécialisés, regroupés au sein de départements hétérogènes au sein d'un même cabinet, ou au sein de cabinets dits « boutiques », qui ont pour particularité de centrer leur activité autour d'une seule matière.

Quant aux spécialités, elles s'ajoutent, se recoupent, mais ne se ressemblent pas. Qu'il préfère le contentieux ou le conseil, qu'il exerce une spécialité de droit civil ou de droit pénal, qu'il pratique le droit des sociétés ou le droit du travail, l'avocat peut exercer une multitude de métiers aussi hétéroclites que séduisants. L'une des grandes richesses de la profession d'avocat tient précisément à son adaptabilité au monde qui l'entoure : ses évolutions, en France comme ailleurs, se font au gré des mutations politiques, sociales ou encore sociétales, qui donnent naissance à de nouvelles pratiques, à l'instar du droit du numérique.

Fort heureusement, les parois entre les différentes spécialités ne sont pas étanches : s'il est vrai qu'une reconversion, en particulier sur le tard, peut paraître difficile, aucun obstacle théorique ne l'empêche. L'erreur ou le doute sont donc permis. Néanmoins, le revers de cette médaille se manifeste par des disparités qui sévissent : disparités au niveau géographique, avec une structuration des cabinets très différente entre Paris et les villes de province françaises, disparités au niveau des spécialités, avec une concurrence accrue pour certaines matières qui ont le vent en poupe.

Avocats en France

Des conditions d'accès à la profession revisitées

En terme de formation, la loi n° 71-1130 du 31 décembre 1971 portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques impose, pour devenir avocat : i) d'être titulaire d'au moins une maîtrise en droit ou d'un diplôme reconnu équivalent, ii) de suivre une formation professionnelle subordonnée à la réussite à un examen d'accès à un centre régional de formation professionnelle (le CRFPA) et iii) d'être titulaire du certificat d'aptitude à la profession d'avocat (CAPA). Des dispositions particulières sont prévues pour les avocats exerçant au sein d'un barreau étranger et souhaitant intégrer un barreau français.

L'examen du CRFPA a, ces dernières années, fait l'objet de vives critiques tenant aux inégalités manifestes qu'il engendrait au niveau national. En effet, cet examen, composé d'épreuves écrites d'admissibilité et d'épreuves orales d'admission, est organisé au niveau local par les universités au sein d'unités de formation dénommées « Institut d'études judiciaires » (IEJ). Les heureux admis sont ensuite appelés à intégrer celle des seize écoles d'avocat qui est territorialement rattachée à leur IEJ. Le problème, c'est que le nombre de places au sein de chacune de ces écoles est radicalement différent, ce qui se traduit par des inégalités au niveau des examens d'accès à la profession : par exemple, le taux de réussite à l'examen du CRFPA en 2015 était de 50,90% dans un IEJ parisien, contre 21,5% dans l'IEJ de Reims. De même, si les matières passées par les candidats sont uniformes dans toute la France, chaque centre d'examen est libre quant au contenu des épreuves, ce qui participe d'un sentiment d'injustice entourant un « examen » aux allures de concours déguisé.

Témoin d'une prise de conscience salutaire, quoique timorée, un arrêté du 17 octobre 2016 est venu enclencher une réforme du CRFPA. Premier pas dans l'harmonisation de l'examen à l'échelon national, cette réforme sera appliquée dès septembre 2017 lors du prochain examen du CRFPA.

Une entrée en demi-teinte dans l'ère du digital

L'accroissement de la concurrence au sein de la profession pousse malheureusement certains avocats souhaitant développer leur clientèle à promouvoir leurs services aux moyens d'une communication plus ou moins agressive, encouragée par la multiplication des canaux d'information (sur les réseaux sociaux notamment) et dans des domaines souvent éloignés de leurs compétences. On a pu voir ainsi des confrères prétendre être des spécialistes de géopolitique sans que rien ne vienne justifier cela. Notons au passage que, soucieuse de s'adapter à ces nouveaux enjeux, la profession a donc assoupli sa réglementation. Un décret du 28 octobre 2014 relatif aux modes de communication des avocats est ainsi venu préciser les conditions dans lesquelles les avocats peuvent recourir à la publicité et à la « sollicitation personnalisée ».

Néanmoins, aussi conforme soit cette pratique, il convient d'être très vigilant quant à la qualité de l'information relayée par ces voies immatérielles, et bien garder à l'esprit que « publicité » ne rime pas toujours avec « qualité ».

Le droit des femmes, une lutte qui ne faiblit pas

Chaque année, le 8 mars, nous fêtons la Journée internationale de la femme, l'occasion de faire un point sur les droits de celles qui luttent tous les jours pour que leurs droits soient reconnus et respectés depuis des siècles.

Si cette journée est une tradition vieille de 108 ans – la première journée internationale de la femme ayant eu lieu en 1909 –, elle représente surtout des décennies de lutte pour l'égalité, la justice, la paix ainsi que pour le développement. Aujourd'hui, cette journée est célébrée autant dans les pays industrialisés

que dans les pays en développement – certains États ont même déclaré cette journée du 8 mars fête nationale – et est l'occasion de procéder à une réflexion sur les progrès réalisés, saluer la détermination de femmes ordinaires qui se battent corps et âme pour leurs droits un peu partout dans le monde, et souligner les efforts qui doivent encore être accomplis pour qu'enfin hommes et femmes puissent vivre partout sur un pied d'égalité.

L'égalité entre hommes et femmes est reconnue dans la Charte des Nations Unies, signée à San Francisco en 1945, ainsi que dans l'article 2 de la Déclaration universelle des Droits Humains, adoptée en 1945. Depuis, de nombreux traités internationaux sont venus renforcer ce corpus juridique proclamant les droits des femmes. Aujourd'hui, les Nations Unies restent la pierre de lance des droits fondamentaux et célèbrent donc cette journée en multipliant les initiatives pour les promouvoir. Mais, c'est aussi aux États de faire leur part. Or, si certains pays mettent un point d'honneur à ce que soit effectif le droit des femmes, le travail est loin d'être achevé.

Force est de constater que l'égalité des sexes est encore loin d'être effective partout dans le monde, et ce même dans les pays les plus « développés ». Les violences à l'encontre des femmes sont encore monnaie courante tout comme le trafic des femmes, les mariages forcés et les violences sexuelles. À titre d'exemple, l'Organisation mondiale pour la santé (OMS) estime que 200 millions de femmes dans le monde sont encore victimes de mutilations génitales.

Dans le monde entier, la discrimination économique et politique n'est toujours pas endiguée. En effet, les femmes sont encore moins bien loties en matière d'emploi ou de salaire et elles sont sujettes au chômage bien plus que les hommes. Quant à l'accès aux postes de responsabilité ou aux opportunités d'avancement, la situation est toujours aussi lamentable tout comme la représentation des femmes dans la sphère politique. En outre, quoi de plus inquiétant que de voir le nouveau président de la première puissance mondiale faire preuve d'un

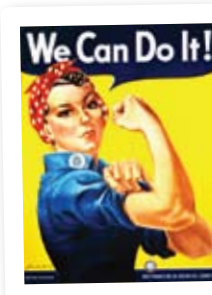


mépris affiché et assumé à l'encontre de la gent féminine. Heureusement, des voix s'élèvent aujourd'hui, des femmes et des hommes descendent dans les rues du monde entier et démontrent ainsi que ce genre de comportements sexistes et rétrogrades ne peuvent être tolérés.

Néanmoins, l'année 2016

aura eu son lot de succès. La première avancée notable est celle de la condamnation du seigneur de guerre congolais, Jean-Pierre Bemba Gombo, par la Cour Pénale Internationale (CPI) pour crime contre l'humanité et crime de guerre en raison des violences sexuelles commises en République Centre Africaine, en 2002 et 2003, dont il a été tenu pour responsable le 21 mars 2016. De leurs côtés, certains États ont aussi fait d'importants progrès en matière de droit des femmes.

À titre d'exemple, en janvier 2016, le Zimbabwe a interdit les mariages d'enfants, tandis que la Tanzanie ainsi que la Gambie ont relevé l'âge légal du mariage à 19 ans. Des avancées juridiques majeures qui auront des répercussions concrètes sur le droit et les conditions de vie des femmes dans ces pays, tout comme le



fait qu'en Algérie, une loi est entrée en vigueur afin de sanctionner les violences et le harcèlement sexuel à l'encontre des femmes. Notons aussi le fait que le Kirghizstan a enfin criminalisé les mariages religieux impliquant des mineures et que le Salvador a mis sur pied un tribunal qui jugera les crimes violents commis contre les femmes.

Il convient finalement de souligner le courage de certaines femmes qui ont marqué l'Histoire l'année dernière. Actrices de leur propre émancipation depuis des générations, les femmes ne faiblissent pas à l'instar de Peggy Whitson qui est devenue, le 17 novembre dernier, la première femme à commander la station spatiale internationale et à diriger le corps des astronautes de la NASA, une agence gouvernementale qui, notons-le, compte pour la première fois dans les rangs de la première classe d'astronautes 50% de femmes.



Il est malheureusement évident que ce sujet n'éveillera rien chez certains, ne leur fera ni chaud ni froid, ou pire engendra chez eux un ricanement condescendant et ne les poussera pas à changer de comportement à l'égard du sexe opposé. Mais, pour les plus récalcitrants, sachez que le sexisme nuit à la santé mentale. Du moins, c'est ce que nous apprend une nouvelle étude de l'American Psychological Association.

Copenhague, trésor caché aux portes de la Baltique

Véritable porte d'entrée de la péninsule scandinave à proprement parler, Copenhague a ceci de particulier qu'elle combine le rude exotisme des métropoles du grand Nord avec l'élégance des vieilles capitales européennes. Et c'est une destination encore relativement méconnue, que l'on découvre avec plaisir et intérêt, qu'il s'agisse d'y faire un week-end de découverte ou d'y séjourner plus longuement – et ce en toute saison !

Capitale du Danemark, Copenhague est peuplée d'un demi-million d'habitants (un peu plus d'un million pour l'ensemble de l'agglomération), ce qui en fait une ville à taille humaine. Située sur le Kattegat, ce détroit qui sépare le Danemark de la Suède et ouvre sur la mer baltique – on peut d'ailleurs voir les côtes suédoises depuis Copenhague –, la ville peut paraître excentrée par rapport au reste du royaume. Mais à défaut d'être au cœur de ce dernier, elle lui offre une position stratégique et commerciale essentielle.



Avant toute autre chose, c'est sa beauté, son élégance, sa grâce qui frappent le visiteur nouvellement arrivé à Copenhague. De l'architecture classique des grands palais qui, sur l'île de Slotsholmen, abritent les principales institutions du pays, aux canaux de Christianshavn, en passant par les grandes artères et les parcs d'Am-

lienborg et les rues commerçantes de la City – le Strøget est réputé être l'une des plus longues voies piétonnes d'Europe –, chaque quartier de Copenhague offre son lot de découverte et de vues pittoresques. Cœur touristique de la ville, le canal de Nyhavn, bordé d'élégantes maisons aux couleurs vives et diverses, est une des vues les plus célèbres. La découverte du Rosenborg Slot – le palais royal –, situé dans un vaste parc, est un autre moment fort de la visite de Copenhague. Enfin, on ne saurait visiter la ville d'Andersen sans aller rendre visite à l'un de ses personnages les plus célèbres, la petite Sirène, dont la statue regarde mélancoliquement le large, à proximité du parc de Churchill. Mais quelle terrible erreur ce serait de limiter sa découverte à ces quelques lieux certes emblématiques, mais bien loin d'illustrer à eux seuls la formidable richesse culturelle de Copenhague. Richesse culturelle qui doit beaucoup à la diversité de ses quartiers. Au sud de la gare, ainsi, restaurants et cafés issus du monde entier – Italie, Turquie, Japon, pour ne citer que les plus classiques – se multiplient, offrant au visiteur mille saveurs et découvertes nouvelles. Il faut aussi découvrir le quartier de Christiania, véritable monde en soi ; fondé par de jeunes utopistes anticapitalistes en

1971, après l'abandon par l'armée d'un terrain militaire qu'ils ont investi, Christiania offre aujourd'hui l'exemple d'un mode de vie alternatif, basé sur la communauté, la collectivité, le partage. Le quartier n'a pas échappé à certaines dérives – circulation de marijuana, afflux de touristes en mal de sensations fortes –, mais s'y promener, de préférence hors des chemins balisés, permet de découvrir un univers qui fascinera le sociologue autant que le militant alternatif. À proximité, un autre lieu suscite la curiosité : face au canal de Nyhavn, de grands hangars abritent le « Copenhagen Street Food » où, dans une atmosphère chaleureuse et détendue, la jeunesse de la ville vient se restaurer auprès des dizaines de stands de cuisine (parfois fort exotique) qui s'y sont installés.

Et comme toute ville culturelle, Copenhague ne manque pas de musées et d'expositions. Impossible de tous les citer ! On ne peut qu'évoquer, pêle-mêle, la Rundetårn, l'un des plus vieux observatoi-



res astronomiques au monde, offrant en prime un superbe panorama sur la ville ; les mythiques brasseries Carlsberg, nom d'une des plus célèbres bières danoises ; le musée juif, à l'architecture déroutante, mais qui témoigne d'une histoire complexe et tourmentée ; et bien sûr, le musée national, qui retrace de manière très complète toute l'histoire du pays. Visiter Copenhague s'avère d'autant plus aisé que le centre-ville se parcourt aisément à pied, ou mieux encore, à vélo : modèle d'écologie et de développement durable, la ville limite l'accès aux voitures, privilégie les pistes cyclables et fourmille d'espace vert. Seul bémol : il faut prévoir un budget conséquent, car le coût de la vie et notamment de la nourriture y est élevé. Mais le plaisir de savourer un *smorrebrod*, ce petit pain traditionnellement recouvert de poisson, de légumes ou de charcuterie, reste sans prix !

* Kıymet Altan

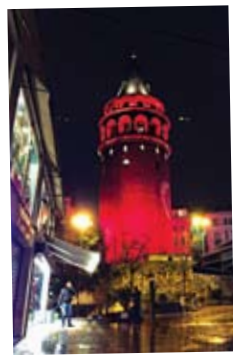
Galata

Istanbul compte plus de 14 millions d'habitants, mais c'est la diversité de ses quartiers qui la rend si cosmopolite. Une disparité qui permet de découvrir l'identité de la ville qui vous tend les bras.



Le quartier de Galata ne fait pas exception. En partant de l'embarcadere de Karaköy et la petite ruelle *Haci sokak*. De là commence une petite ascension sportive, c'est aussi cela la Turquie : des paysages en relief avec ses côtes. Mais, en grim pant, on se laisse rapidement séduire par le charme du quartier de Galata. Entre les boutiques de souvenirs et les petits cafés, les commerçants nous souhaitent la bienvenue *Hos geldiniz!*. Enfin, la Tour de Galata apparaît au loin et nous l'approchons. Cylindrique, imposante, cette grande tour en pierre *Galata kulesi* domine l'horizon. À ses pieds,

nous sommes impressionnés, et même légèrement hésitants, de monter jusqu'au sommet de la Tour. Mais nous nous lançons. L'ascenseur donne l'illusion que ce n'est pas très haut, mais une fois débarqué de cette machine moderne, il faut finir le chemin à pied et monter au dernier étage du monument. Un café y est installé, mais nous nous précipitons à l'extérieur. On ne nous avait pas menti sur la marchandise, la vue est imprenable d'autant que la « terrasse » - si l'on peut l'appeler ainsi - est d'une largeur si mince que seulement deux personnes tiennent en largeur. Nous nous faufileons entre les gens amassés derrière la barrière en fer et admirons le panorama. Nous avons une vue imprenable sur la vieille ville, mais aussi sur le Bosphore où les ferrys et les autres bateaux font des va-et-vient et se croisent sans cesse. Les minarets des mul-



tiples mosquées jonchent le paysage d'Istanbul. Après avoir fait le tour de la Tour, nous avons aussi fait le tour de la ville en quelques minutes.

Ruelles pavées, immeubles parfois délabrés, cela pourrait en faire fuir plus d'un, mais c'est pourtant ce qui fait la particularité de ce quartier. Entre vieille ville et boutiques de designers futuristes, le cœur de Galata balance. En empruntant la rue *Serdar-i Ekrem caddesi*, nous nous retrouvons dans un repère de tendances. Ce centre culturel proche de la Corne d'or est un fief d'originalité où l'on peut dénicher des pièces uniques. Un lieu retient mon attention. L'énigmatique Hôtel Georges. Toujours entre tradition et modernité, cet hôtel revêt une apparence contemporaine et luxueuse illustrée par sa façade noire. Son major d'homme, stationné à l'entrée, accueille les



clients de l'hôtel et les curieux qui désirent profiter d'un moment dans le bar situé sur la terrasse du dernier étage. *Idem*, il nous promet une magnifique vue sur le Bosphore et le panorama est au rendez-vous. Après cette pause rafraîchissante, nous empruntons la rue *Şah Kulu Bostan Sokak* qui nous mène jusqu'à la rue piétonne d'*Istiklal* où passe le tramway à l'ancienne, en turc *Tramway*. Sur cette rue se situent certaines ambassades, mais aussi des lycées internationaux. Des boutiques et magasins jonchent la rue. Nous achevons donc notre journée avec une virée shopping.

* Pascale-Mahé Keingna

Aujourd'hui
la Turquie

Édité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0718 I 89645 • www.aujourdhuiturquie.com • alaturque@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışleri Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Ali Türek, Aramis

Kalay, Berk Mansur Delipinar, Celal Biyıkliöglü, Daniel Latif, Derya Adıgüzel, Doğan Sumar, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Ezgi Biçer, Hugues Richard, İnci Kara, Kasım Zoto, Kenan Avci, Kemal Belgin, Mehmet Erbak, Merve Şahin, Nami Başer, Nolwenn Allano, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sırma Parman • Publicité et la communication : Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyıkliöglü (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com

Trudeau ou le retour du rêve canadien

Cela fait maintenant plus d'un an que Justin Trudeau a remplacé le conservateur Stephen Harper au poste de Premier ministre du Canada. Arrivé au 24, promenade Sussex le 19 octobre 2015, auréolé du nom de son père - ancien Premier ministre lui-même - et d'une popularité domestique porteurs de nombreux espoirs, le jeune Justin Trudeau n'a rien perdu de sa notoriété. Fidèle à l'héritage du Parti libéral, il s'impose comme une star de la politique tant sur la scène domestique qu'internationale et insuffle l'espoir chez ceux qui, en Europe ou ailleurs, s'enfoncent dans la fatalité pensant que le populisme, le repli nationaliste et identitaire vont continuer à déferler en Occident.



(Suite de la page 1)

Une politique qui s'illustre notamment par sa participation à de nombreuses rencontres et conférences internationales, mais surtout par la décision très médiatisée dans le monde et saluée notamment par Barack Obama et les Nations Unies d'accueillir 25 000 réfugiés syriens sur le territoire canadien. Comme le résume parfaitement Pascal Paradis, le directeur général d'Avocats sans frontières Canada, nous assistons à un revirement majeur de la politique étrangère canadienne qui permettra à Ottawa de retrouver sa place de *leader* de la paix et de la sécurité internationale et l'un des plus grands promoteur des droits de l'Homme dans le monde. Une politique qui reflète la personnalité de cet homme ambitieux qualifié par les médias comme « amical » et « sympathique », mais aussi « décontracté », « cool », plein d'énergie et d'optimisme, et, il faut l'avouer, au physique plutôt avantageux. Le monde médiatique va même jusqu'à évoquer un nouveau J.F. Kennedy. Il est vrai que la « Trudeau-mania » qui existait quand son père, Pierre Elliott Trudeau, était au pouvoir (de 1968 à 1979 et de 1980 à 1984) a repris de plus belle depuis que Trudeau « junior » a repris le flambeau. Il est loin le temps où l'on estimait que le fils aîné de l'ancien Premier ministre canadien était inexpérimenté.

Ce changement de politique extérieure n'est pas passé inaperçu à l'étranger à tel point que la popularité du Premier ministre, adepte des bains de foule et des *selfies*, a explosé. Justin Trudeau est accueilli dans tous les pays du monde les bras grands ouverts et le sourire aux lèvres. La simplicité, la gentillesse et l'ouverture d'esprit du Canadien expliquent en partie que les accolades et les poignées de main chaleureuses avec le Premier ministre soient aujourd'hui monnaie courante. Un revirement radical par rapport aux relations qu'entretenait Stephen Harper avec un certain nombre de ses homologues étrangers.

Pour un grand nombre d'hommes politiques, Justin Trudeau n'est pas moins que le symbole de la lutte contre le populisme qui émerge de façon inquiétante dans le monde. C'est en tout cas ce que stipule Gabriela Michetti, la vice-présidente de l'Argentine. Mais c'est un avis qui est largement partagé du fait du réengagement canadien sans précédent dans les institutions internationales. En outre, après la consécration inattendue de Donald Trump le 9 novembre dernier, les capitales étrangères comptent sur Justin Trudeau pour tempérer le nouveau visage des États-Unis et l'amener à ne pas se renfermer dans une politique

isolationniste. Le Canada de Justin Trudeau représente l'espoir qu'une politique différente est possible, mais incarne aussi un rempart au populisme en renforçant l'image d'un État qui puise sa force dans la diversité et le multiculturalisme. Une image dont retire une grande fierté le gouvernement libéral.

Après un an de ce que beaucoup d'observateurs ont qualifié de « lune de miel » avec les États-Unis d'Obama, Justin Trudeau aura beaucoup de travail et devra surmonter de nombreux obstacles pour conserver en l'état les relations bilatérales avec son voisin du sud dont le Canada dépend et a désespérément besoin.

Quoi qu'il en soit, pour le moment, les citoyens canadiens saluent cette nouvelle image d'Ottawa dans le monde. L'électorat avait besoin de jeunesse, d'air frais et de changement et est satisfait de son choix. La popularité et les intentions de vote pour M. Trudeau sont très importantes dans tout le pays. En mai dernier, Justin Trudeau a été consacré personnalité préférée des Canadiens. Les chiffres parlent d'eux même. Selon un sondage de la firme Léger, d'octobre dernier, 61% des Canadiens sont satisfaits par le gouvernement de Justin Trudeau et 53% des citoyens voteraient pour ce dernier si des élections devaient avoir lieu aujourd'hui.

Dans un sondage de la firme CROP, même les Québécois, dont les aspirations souverainistes demeurent, reconnaissent à 41% que l'image de leur pays s'est considérablement améliorée depuis l'arrivée du gouvernement libéral.

Si la popularité de Justin Trudeau nous change de celle du Président français, ce n'est pas seulement grâce aux nouvelles orientations de la politique étrangère du pays. La communication y est pour beaucoup. La stratégie adoptée est simple et devrait servir de leçon à grand nombre de politiciens : dire la vérité et faire ce que l'on promet. De plus, l'adoption d'une politique réfléchie, responsable et orientée vers l'avenir, la transparence et l'efficacité du gouvernement, la meilleure gestion des relations entre le pouvoir fédéral et les provinces, mais aussi les initiatives environnementales et la politique économique et sécuritaire du nouveau gouvernement sont tant d'éléments qui expliquent l'engouement des citoyens canadiens pour leur Premier ministre.

Ne désespérons donc pas et regardons par delà les frontières. Non pas aux États-Unis, mais au Canada, le pays qui incarne aujourd'hui le véritable rêve américain.

* Camille Saulas

Les parcs nationaux fêtent le 150^e anniversaire du Canada



Le Canada a amorcé en janvier les festivités pour le 150^e anniversaire du Canada puisque c'est le 1^{er} juillet 1867 que le Canada se dotait d'une nouvelle constitution devenant ainsi officiellement indépendante du Royaume-Uni. Lorsque celle-ci fut adoptée, elle est devenue l'Acte de l'Amérique du Nord britannique qui constitue l'unification de ce qui formera le Dominion du Canada : la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick et du Canada-Uni (Ontario, Québec et Terre-Neuve-et-Labrador).

Des célébrations grandioses sont organisées dans les treize provinces du pays et devraient ravir les amoureux de la nature. En effet, l'entrée des quarante-six parcs nationaux et des réserves du Canada sera gratuite toute l'année.

Cette initiative du gouvernement libéral de Justin Trudeau repose sur l'idée que

« Les parcs nationaux du Canada appartiennent à tous les citoyens et citoyennes du pays », mais aussi, cette année, à tous les citoyens du monde qui veulent découvrir la beauté unique de ce pays.

2017 est donc l'année rêvée pour se procurer le *pass* Parcs nationaux disponible sur le site de Parcs Canada, d'une valeur de 67,70 dollars canadiens par personne, et pour visiter ce pays où la nature est tout bonnement grandiose. Cette carte d'entrée Découverte vous permettra de vous rendre dans les 200 zones sauvages les plus belles du pays, sur terre comme en mer puisque vous pourrez aussi visiter les quatre aires maritimes de conservation.

Si le Canada a été désigné « destination la plus attractive du monde » par le guide de voyage Lonely Planet en 2017 ce n'est pas par hasard. Cette année, le second plus grand pays du monde célèbre en grande pompe le 150^e anniversaire de la Confédération. Pour l'occasion, de nombreuses activités sont organisées et les festivités s'étendent aux parcs nationaux !

Ne manquez pas de vous rendre à Banff ou encore à Jasper, tous deux classés au Patrimoine mondial de l'UNESCO, pour les provinces de l'ouest. Si vous optez pour le Grand Nord, rendez-vous au Yukon et particulièrement à la Réserve de parc national *Nááts'ihch'oh* ainsi qu'aux parcs Vuntut et Kluane qui a été classé au patrimoine mondial de l'UNESCO, mais où se trouve aussi le plus haut sommet au Canada et où la nature sauvage est tout simplement époustouflante. Si vous désirez vous rendre dans la « Belle Province », vous ne devez pas manquer l'Archipel-de-Mingan, les parcs Forillon et du Bic ni le Parc de la Jacques Cartier. Pour ceux qui veulent sortir des sentiers battus, nous

vous conseillons

de mettre dans votre *bucketlist* le Parc national des Hautes-Terres-du-Cap-Breton (Nouvelle-Écosse), le Parc national du Canada du Gros-Morne (Terre-Neuve) ou encore le Parc national du Canada du Mont Revelstoke (Colombie-Britannique).

À vous les trésors des Rocheuses, les lacs émeraude, l'observation d'une faune on ne peut plus riche ainsi que les joies d'une nuit étoilée autour d'un feu de camps entourés des bruits de la nature.

* Camille Saulas



Printemps Numérique International

Pour la troisième année consécutive, le Lycée Saint Benoît organise un Printemps Numérique International le 24 et 25 février 2017, en partenariat avec l'Ambassade de France en Turquie, le Centre International d'Études Pédagogiques (CIEP) à Paris et le Ministère de l'Éducation nationale français.



Dimension internationale

Dimension internationale à nouveau avec la présence d'une dizaine de pays, de représentants et conseillers du gouvernement français, de maisons d'édition et une participation d'environ 500 enseignants issus des universités, instituts, lycées, collèges et écoles primaires ; cette troisième édition s'est présentée sous l'angle de deux thématiques principales réparties en deux jours : présentiel amélioré, le vendredi, et ludification, le samedi.

1. Présentiel amélioré

« Améliorer le présentiel : quelles situations pédagogiques ? quelles compétences ? », tel était le thème de la conférence d'ouverture animée le vendredi 24 février par Anna Vetter, chargée de programmes, formation et expertise TICE pour le Centre International d'Études Pédagogiques.

Sur ce thème un Espace formation de TV5 Monde était proposé, en étroite collaboration, par la formatrice TV5 Monde Ilham Kiper.



Avec la présence de Cynthia Eid de l'Université de Montréal-Canada qui a géré l'espace formation sur la Classe inversée. Cynthia Eid est chercheuse et conseillère pédagogique, vice-présidente de la Fédération Internationale des Professeurs de Français.

2. Ludique et apprentissage

« Place et rôle du ludique et du numérique dans l'apprentissage », cette seconde conférence programmée le samedi 25 février était animée par Gilles Braun.

M. Gilles Braun était Conseiller numérique du ministre de l'Éducation nationale au moment de la mise en place de la stratégie numérique aboutissant à la création de la Direction du numérique et du plan numérique du gouvernement.

Éric Sanchez a proposé dans cette perspective un espace formation sur le "jeu numérique en classe". Éric Sanchez de l'Université de Fribourg en Suisse est expert dans l'exploitation des jeux numériques pour l'éducation et la formation.

Pendant ces deux journées, Bao Trang Ha-Minh, enseignante au lycée franco-finlandais d'Helsinki, nous a fait part des innovations pédagogiques au sein du système éducatif en Finlande.

Cette troisième édition concentrait des intervenants issus des pays suivants : Suisse, Canada, Grèce, Tunisie, Finlande, Turquie, Bulgarie, Iran, France.

Double dimension linguistique

Il s'agit de deux événements en un : un Printemps Numérique International en français le 24 et 25 février, et en turc samedi 25 février. Au total, 3 conférences et 61 partages d'expérience sous format d'atelier ou d'espace de sensibilisation-formation ont eu lieu pour un partage optimal de savoir-faire dans le milieu universitaire, secondaire, primaire.

Le Café TICE permanent permettait d'obtenir son certificat et d'approfondir les ateliers en présence d'experts et membres du CDRN (Comité Développement Recherche Numérique).

Pendant la pause déjeuner, une démonstration Maker et drone amenait tous les participants de la partie turcophone et francophone à se réunir dans la cour du lycée.

Quelques chiffres

Depuis la première édition du Printemps Numérique en février 2015, voici quelques chiffres clés :

- Pays présents : Suisse, Canada, France, Grèce, Tunisie, Finlande, Turquie, Bulgarie, Iran, France, Liban, Roumanie, Algérie, Allemagne, Belgique, Macédoine, Italie, Égypte, Maroc.

- Participants : presque 1000 personnes.
- 149 ateliers et espaces formation.
- Six Conférences, une table ronde virtuelle, des visioconférences.
- Une soirée d'ouverture au Palais de France vendredi 24 février à 19h15 en présence de 150 personnes.

Un dispositif numérique novateur au Lycée Saint Benoît

Le lycée s'est doté d'un Comité de Recherche et Développement Numérique, le CDRN. Il gère un Espace Numérique de Travail (ENT), un ensemble de services numériques proposé à l'établissement scolaire et à sa communauté éducative. Ce CDRN, composé de 4+6

personnes expertes en TICE et en informatique, travaille en étroite collaboration avec les six collaborateurs-relais représentant le CDRN dans chaque département pédagogique ainsi qu'avec l'ensemble des enseignants, en partenariat étroit avec les élèves leaders numériques. Il définit la politique numérique du Lycée Saint Benoît à moyen et long terme et veille au bon fonctionnement du dispositif numérique dans son ensemble.



— Contacter le CDRN (Comité Développement Recherche Numérique) : cdrn@sb.k12.tr
— La balise du Printemps Numérique International : #numistanbul

Virgile Mangiavillano, enseignant de français et conseiller pédagogique TICE, coordinateur du Comité Développement Recherche Numérique et du Printemps Numérique International au lycée Saint Benoît

Sahne Pulchérie

La salle Sahne Pulchérie, située à Beyoğlu, a ouvert ses portes pour la première fois en 2013 sous l'impulsion du directeur du Lycée Sainte Pulchérie Alexandre Abellan et sous la direction artistique d'Arzu Bigat Baril qui a créé un répertoire à partir de spectacles de qualité tant au niveau de la mise en scène que du jeu d'acteurs ou du texte. La majorité des pièces sont montées par des compagnies établies en Turquie et représentatives du théâtre turc d'aujourd'hui.

En parallèle au théâtre, Sahne Pulchérie accueille des spectacles de danse contemporaine, de marionnettes, des performances, ou encore des concerts. Parmi les spectacles accueillis par Sahne Pulchérie depuis ses débuts, figurent *Metot [La méthode]* (Semaver Kumpanya), *Veriler [Les données]* (Semaver Kumpanya), *Tehlikeli Oyunlar [Les jeux dangereux]* (Seyyar Sahne), *Trom* (Seyyar Sahne), *Sen balık değilsin ki [Tu n'es pas un poisson, après tout]* (Çıplak ayaklar kumpanyası), *Arturo Ui* (Tiyatro Adam), *Gövde gösterisi [Spectacle de buste]* (Tuğçe Tuna), *Joko'nun Doğum Günü [L'anniversaire de Joko]* (Yolcu Tiyatro), *Kaknüs* ou encore *Tata-vla keyfi & Vomank*.

Sahne Pulchérie collabore également avec différents festivals comme le festival de théâtre IKSU, le festival de danse Aksanat, le festival International de Marionnettes, ainsi qu'avec l'Institut Culturel français d'Istanbul. Ponctuellement, Sahne Pulchérie accueille des productions étrangères françaises, à l'instar d'*Ubu Roi*, pièce mise en scène par La Compagnie Le Puits Qui Parle, et s'implique sur des projets artistiques qui peuvent même avoir lieu dans d'autres espaces (à l'instar du spectacle *Mémoires d'un seigneur* du chorégraphe Olivier Dubois Directeur du très renommé Ballet du Nord, qui aura lieu en décembre 2017 à Zorlu Performing Arts Center). Attentif aux écritures théâtrales contemporaines, Sahne Pulchérie accueille aussi des auteurs de théâtre, comme Matei Visniec ou encore Rémi De Vos. En partenariat avec la Comédie Française, des diffusions en différé du spectacle *Le Misanthrope* auront également lieu à Sahne Pulchérie.



En mars 2017, la première production théâtrale de Sahne Pulchérie, *Occident*, traduite par Arzu Bigat Baril et Melisa Yener Vittek, mise en scène par Arzu Bigat Baril, jouée par Esra Ronabar et Murat Kılıç verra le jour en présence de l'auteur Rémi De Vos. La pièce raconte l'histoire de la descente en enfer d'un couple, tout en explorant la façon dont la montée de l'extrême droite peut transformer les gens ordinaires.

Les spectacles présentés à Sahne Pulchérie sont systématiquement surtitrés en français ou en anglais, dans une volonté d'offrir aux non-turcophones la possibilité de découvrir la scène artistique stambouliote.

Il est possible de suivre la programmation de Sahne Pulchérie à travers Facebook, Twitter et Instagram et sur le site internet du Lycée Sainte Pulchérie.

Programmation du mois de mars 2017 :

Vendredi 3 mars : Yilin En İyi Kadın Oyuncusu [La meilleure actrice de l'année] - Seyyar Sahne | Surtitré en anglais

Samedi 4 mars : Tehlikeli Oyunlar [Les jeux dangereux] - Seyyar Sahne | Surtitré en anglais

Samedi 11 mars : Macbeth - İki Kişilik Kâbus [Macbeth - Un cauchemar pour deux] - Tiyatro BeReZe | Surtitré en anglais

Vendredi 17 & Samedi 18 mars : Batı [Occident] - Kirpi Tiyatro | Surtitré en français

Samedi 25 mars : Joko'nun Doğum Günü [L'anniversaire de Joko] - Yolcu Tiyatro | Surtitré en français

Vendredi 31 mars : Batı [Occident] - Kirpi Tiyatro | Surtitré en français





Les pianistes de Sion



Olivier Moulin : « Les concours sont un tremplin pour les carrières de musiciens »

Depuis 2010, le pianiste Olivier Moulin donne des récitals de piano au lycée Notre-Dame de Sion. Les 16 et 18 février derniers, il a partagé la scène avec Mikiko Gemba pour un récital de piano à 4 mains puis il a fait un duo avec le trompettiste David Guerrier. Lauréat du Concours International d'Épinal, le talentueux pianiste revient pour nous sur sa carrière ainsi que sa passion pour la musique qu'il partage avec son épouse Mikiko Gemba.



À quel âge vous êtes-vous intéressé au piano ?

J'ai commencé le piano à l'âge de sept ans. J'avais eu l'occasion d'essayer plusieurs instruments, et c'est celui-ci qui finalement a retenu mon intérêt. Mes parents ont aussi pensé qu'au départ, il était important d'apprendre le piano, car c'est un instrument à partir duquel je pouvais par la suite faire autre chose. Finalement, le piano a occupé une grande place dans mon enfance et je ne l'ai jamais quitté pour un autre instrument.

Quand avez-vous décidé de devenir pianiste professionnel ?

Vers l'âge de douze ans.

Pouvez-vous nous parler de votre parcours quant à l'apprentissage de cet instrument ?

J'ai commencé dans une association musicale de mon village. Et sur recommandation de mon professeur, mes parents ont pensé que ce serait bien que j'aille un peu plus loin et ils m'ont inscrit au Conservatoire de Lyon. Ma passion pour le piano n'a alors cessé de s'accroître et, une fois mon baccalauréat obtenu, j'ai passé le concours d'entrée au Conservatoire Supérieur afin d'entreprendre une carrière de pianiste.

Quel a été le rôle de vos professeurs au long de votre parcours ?

À mes débuts, j'écoutais beaucoup de musique à la maison et des œuvres trop difficiles pour mon niveau. J'arrivais à les déchiffrer quand même, mais pas correctement. Après, j'ai eu la chance d'avoir une professeure au Conservatoire qui m'a recadré sur le plan technique pour remettre les choses à leur place. Son rôle a donc été déterminant. Ensuite, j'ai eu un professeur qui avait une belle carrière de concertiste. Il avait cette expérience de la scène et du public et me l'a transmise à travers son enseignement. Je pense aussi à des professeurs au Conservatoire Supérieur, notamment *Éric Heidsieck*, un très bon pianiste - qui a beaucoup enregistré de musiques françaises, mais aussi l'intégrale des Sonates de Beethoven, les Nocturnes de Gabriel Fauré -, qui a eu un rôle très important au niveau de l'imagination musicale, mais aussi dans l'interprétation des textes. Par la suite, j'ai travaillé avec *Géry Moutier* qui m'a formé notamment sur le plan psychologique, car quand on s'engage dans cette carrière, il faut être très fort mentalement. Il m'a beaucoup appris sur la façon de préparer un concours. Après le CNSM de Lyon, j'ai poursuivi une formation en Autriche au Mozarteum de Salzbourg dans les classes de Karl-Heinz Kämmerling. Je me dois d'évoquer ce professeur qui connaissait

tous les problèmes de chaque partition et savait exactement comment il fallait travailler. Il m'a aussi beaucoup appris musicalement, notamment sur le répertoire germanique où il m'a proposé une approche différente de celle que j'avais eue pendant mes études en France et de fait très complémentaire.

À quel moment intervient la personnalisation de l'œuvre jouée ?

C'est en déchiffrant la partition qu'au fur et à mesure, on arrive à s'approprier l'œuvre, mais cela dépend aussi des compositeurs qui ont parfois un langage qui leur est propre. Chez un même compositeur, d'une pièce à une autre, on a d'ailleurs beaucoup de choses qui reviennent. Ainsi, il y a beaucoup d'éléments qui font partie du langage du compositeur, qui sont récurrents, tel un auteur qui a sa « patte ». Mais après, on essaye d'imaginer ce qu'il a voulu dire. Pour cela, on a des repères historiques qui permettent d'en extirper une histoire et de se mettre à la place du compositeur quand c'est à notre tour de jouer.

Quel est le répertoire que vous affectionnez particulièrement ?

J'aime beaucoup la musique romantique, Liszt, Rachmaninov, Schumann, mais aussi la musique française avec Debussy et Ravel. En réalité, j'apprécie toute la période romantique.

Avez-vous participé à des concours internationaux ?

Oui, au Concours International d'Épinal où j'ai été lauréat en 2001. J'ai aussi participé à des académies internationales.

Qu'est-ce que ce genre de concours apporte à la carrière d'un musicien ?

Cela permet tout d'abord de se fixer des challenges, car ce sont à chaque fois des gros programmes, puisqu'il faut être en mesure de préparer deux heures de musique en quatre tours avec des épreuves différentes. Mais c'est aussi l'occasion de jouer en public, ce qui est particulièrement important en début de carrière quand on n'a pas la possibilité de donner de concerts. C'est aussi le

moment d'entendre les commentaires de professionnels et de jurys internationaux qui connaissent bien le milieu. Enfin, si l'on arrive jusqu'au bout, c'est un moyen d'obtenir une certaine reconnaissance. Avec la multiplication des concours, il est peut-être plus difficile pour le gagnant d'envisager sérieusement une carrière professionnelle. Mais, les concours sont un tremplin, encore aujourd'hui, pour les carrières de musiciens.

Vous partagez la scène avec des artistes comme le trompettiste David Guerrier. Qu'est-ce que ce genre de collaboration vous apporte-t-elle ?

C'est déjà la confrontation à un répertoire nouveau permettant de travailler différemment par rapport à un solo. Il faut faire un travail important au niveau de la sonorité et du phrasé pour donner l'impression que, même si nous jouons des instruments différents, c'est une seule personne qui joue. Mais c'est aussi un échange, car le piano peut avoir un rôle plus prépondérant ou à l'inverse s'efface pour davantage accompagner. Quant à jouer avec un trompettiste, il y a ici pour moi aussi une question relationnelle. Cela fait 16 ans que nous jouons ensemble et nous connaissons bien nos façons de travailler. C'est d'autant plus agréable, car il y a une relation de confiance et de proximité musicale.

Vous enseignez le piano, avez-vous toujours voulu être professeur ?

C'est une envie qui est arrivée plus tard. J'ai commencé à enseigner le piano à l'âge de 26 ans. J'aime transmettre mes connaissances, mais aussi continuer à apprendre grâce à mes élèves, car quand ils ont des difficultés, il faut se pencher sur le problème, approfondir la recherche et finalement on en ressort grandi. On comprend mieux notre façon de faire des choses intuitives qu'on se doit d'analyser pour la transmettre à nos élèves.



Si vous n'étiez pas devenu pianiste, qu'auriez-vous fait ?

J'avais beaucoup d'intérêt pour tout ce qui est scientifique donc j'aurais sûrement évolué dans un domaine impliquant l'informatique, le son ou l'image.

Avez-vous déjà voulu arrêter le piano ?

Non, je n'ai jamais voulu arrêter. Mais c'est vrai qu'il y a des moments de doutes où l'on se demande si ce qu'on fait est bien. En revanche, il y a tellement de plaisir à jouer du piano et un répertoire tellement vaste qu'on ne s'ennuie jamais. Au piano, une vie ne suffit pas pour tout explorer. On n'en finit donc jamais et l'on ne peut donc pas avoir envie d'arrêter.

Qu'est-ce que vous apportent les concerts à l'étranger ?

C'est intéressant de découvrir d'autres pays, d'autres publics et réactions, mais aussi de constater que dans certains pays, des répertoires sont plus appréciés que d'autres. La musique française est par exemple très appréciée au Japon, alors qu'en Allemagne, j'ai l'impression qu'elle est moins aimée que la musique allemande. En ce qui concerne le public, je trouve qu'il est très émotif et vif en France ainsi qu'en Turquie. Dans d'autres pays, le public est plus calme, mais très réceptif comme au Japon où j'ai beaucoup de plaisir à me produire.

Depuis quand jouez-vous des récitals de piano à 4 mains avec Mikiko Gemba ?

Depuis que nous nous connaissons, soit treize ans. Nous nous sommes rencontrés lors de nos études au Mozarteum de Salzbourg, en Autriche, et avons débuté par deux pianos avec du Rachmaninov. Après, nous avons voulu continuer avec deux pianos, mais cela est difficile au niveau logistique, car il faut une salle qui en possède deux. Cela nous a finalement permis de développer le récital à quatre mains qui est aussi très beau.

Vous êtes tous les deux pianistes professionnels, comment faites-vous sur le plan pratique ? Avez-vous chacun votre piano ?

Nous travaillons avec un seul piano à queue et un piano électrique. Mais c'est un avantage pour nous d'être tous les deux pianistes notamment, car la vie d'un musicien n'est pas toujours facile. En plus, c'est un véritable plaisir de pouvoir partager la même passion. Enfin, elle m'apporte beaucoup d'inspiration et d'imagination dans ma musique.

* Mireille Sadège et Camille Saulas

Agenda culturel NDS Mars 2017

Jeudi 2 mars, à 19h30

Solistes d'Orchestra'Sion

Premier violon : **Nilay Sancar**

Flûte : **Zeynep Keleşoğlu**

Violon : **Özgecan Günöz Kızılay**

Alto : **Beste Tıknaç Modiri**

Violoncelle : **Caglayan Cetin**

Contrebasse : **Mehmet Sönmez**

Piano : **Orçun Orçunsel**

Jeudi 9 mars, à 19h30

Concert

L'orchestre de chambre de l'Université Mimar Sinan "Camerata Saygun", dirigé par le chef d'orchestre **Naci Ozgüç**, et les solistes **Sibel Pensel, Ayla Uludere** (flûtes), **Léo Pensel** (piano)

et **Jacques Deleplancque** (cor) proposent **deux concertos du compositeur italien Armando Ghidoni**. Le compositeur sera présent pour cet événement.

Jeudi 16 mars, à 19h30

Duo AURA

Violoncelle : **Nil Kocamangil**

Piano : **Agapi Triantafyllidi**

Au programme : Suite italienne de Dimitri Stravinsky, Robert Schumann, mais aussi sonate pour violoncelle et piano en ré mineur de Dmitri Chostakovitch.

Vendredi 24 mars

Soirée chansons françaises

Dans le cadre des festivités organisées dans le cadre du mois de la francophonie 2017, Ajda Ahu Giray interprétera au lycée Notre Dame de Sion les chansons les plus célèbres d'Édith Piaf, de Jacques Brel, et de Charles Aznavour ainsi que les chants du grand poète turc Nazım Hikmet.

Jeudi 30 mars

Concerto de piano

Premier prix au Concours International de Piano d'Istanbul - Orchestra'Sion 2015, **Yener Gökbudak** jouera « Les scènes d'enfants » de Schumann, mais aussi des compositions de Beethoven et de Liszt.

Exposition « Cartographies du sensible »

Du 17 au 28 avril 2017, à la Galerie du lycée

L'exposition portera sur le travail de **Mathias Poisson** et de **Walid Farouk** qui s'intéressent à la façon dont nous traversons les territoires. Leurs œuvres obéissent à des démarches très différentes, mais soulignent toutes deux le lien sensible qui unit une personne à un lieu.



Agenda culturel Mars 2017

Vendredi 3 Mars à 20h30

Grand Pera Emek Sahnesi

Le grand virtuose Andres Mustonen reviendra à Grand Pera pour un concert inoubliable. Ce concert du chef d'orchestre et violoniste estonien permettra de redécouvrir des morceaux bien connus de Bach et de Vivaldi.



Mercredi 8 Mars à 20h30

Afife Jale Sahnesi

Venez redécouvrir la comédie/tragédie *İvan İvanoviç Var Muydu Yok Muydu* de Nazım Hikmet, à Afife Jale Sahnesi d'Ortaköy. Une figure importante de la littérature turque, Hikmet a écrit cette œuvre quand il était en exil en Union soviétique. Réalisée par Emrah Eren et jouée par le groupe Tiyatroadam, cette nouvelle édition captivante de la pièce a déjà attiré les attentions des amateurs de théâtre.

De 9 à 19 Mars

İstanbul Modern Sinema

Durant la seconde moitié du mois, İstanbul Modern saluera le célèbre réalisateur français François Ozon. En partenariat avec l'Institut français, le musée mettra sur pied le programme "Tout sur Ozon", une rétrospective des films de l'un des jeunes maîtres du cinéma français.



Lundi 6 Mars à 20h00 CRR

Le chanteur et oudiste tunisien Dhafer Youssef présentera son nouvel album Olympia sur la scène de CRR. Surtout connu pour la qualité de sa voix, l'artiste créatif aborde les thèmes de la beauté et de l'absurdité dans son dernier album.



Sirma Parman

Jake & Dinos Chapman : Au Royaume de L'insensé

On est en train de vivre dans un royaume de l'insensé. Cela fait 100 ans que le sociologue allemand Max Weber a développé le phénomène de *désenchantement du monde*, pour décrire la situation un peu désespérée du monde occidental. Aussi bien que le système capitaliste, la science et les politiques causaient la disparition de la croyance religieuse et en la magie. L'homme a cru qu'il pouvait comprendre et expliquer tout l'univers avec les lois physiques. Aujourd'hui, on parle plus d'un désenchantement, on est complètement désappointé, on a peur. L'enfer, c'est véritablement les autres et l'on veut éliminer autrui pour être capable de vivre en paix, tout seul. Cependant, quel est le rôle de l'art, dans ce monde désenchanté? Parler de la fonction de l'art contemporain, c'est se servir d'un concept discutable du point de vue philosophique.

Certaines disent qu'il faut que l'art dérange en soulignant ce qui est inquiétant dans le monde. Parfois, l'art doit même nous horrifier pour être puissant. En parlant de l'art qui cause de l'inquiétude, il faut mentionner les frères britanniques Jake et Dinos Chapman. Reconnus pour leurs œuvres d'art totalement dérangeantes, provocatrices et pessimistes, les Chapmans s'attaquent stratégiquement aux idées fondamentales des Lumières. Le rejet de toute forme de pouvoir et de domination est un concept central pour leur philosophie. Ils pensent aux caractéristiques contradictoires des phénomènes, en soulignant le fait que l'esprit humain n'a aucune valeur ou durabilité dans la nature. Donc, sans aucun doute, après la disparition de l'esprit humain, rien ne changera dans l'univers. Basés sur une philosophie nietzschéenne, les artistes travaillent ensemble pour créer des *artworks* politiques, mais non idéologiques.

Concentrés sur les relations sociologiques libidinales, les frères Chapman aiment utiliser les thèmes diaboliques des sociétés surtout américaines et européennes, les individus malfaisants de l'histoire tels Adolf Hitler, et les icônes de la société capitaliste comme Ronald McDonald comme des caractéristiques saillantes de leur art. De plus, on trouve un humour très noir dans leurs *artworks* ainsi que des détails extrêmes, voire impossibles à imaginer. Difficiles à comprendre, les œuvres d'art des Chapmans visent systématiquement à causer des malentendus au sein de leur audience.

Pour eux, il était un peu difficile d'être accepté dans le monde artistique américain. Bien entendu, ils critiquent le rêve américain et particulièrement le système capitaliste en crucifiant les figurines de Ronald McDonald, qui était au début le symbole de la possibilité de se régaler pour la classe prolétaire des États unis. Dès lors, il sera intéressant d'observer les réactions des amateurs d'art d'Istanbul face aux œuvres d'art provocatrices de Jake et Dinos Chapman.

Jusqu'au 7 mai 2017 se tient à la galerie d'art Arter, l'exposition « Jake&Dinos Chapman: Au Royaume de L'insensé ». Organisée par le critique d'art et commissaire Nick Hackworth, cette première exposition des frères Chapman à Istanbul présente les œuvres les plus connues et iconiques du duo à côté d'œuvres nouvelles et rarement exposées. De même, les artistes ont recréé, sous la forme de néons, leur manifeste « *We Are Artists* » auquel ils restent fidèles depuis 1991. D'ailleurs, une grande surprise attend les amateurs de Tracey Emin entre les murs de la galerie.



Samedi 18 Mars à 15h00

Zorlu Center PSM

Le drame lyrique américaine West Side Story de Broadway viendra à la salle de Zorlu PSM. Le théâtre musical de 1957 est considéré comme un des drames musicaux le plus important de l'histoire de Broadway.

Samedi 25 Mars à 20h00 CRR

Assistez au concert du pianiste mondialement connu İslam Manafov d'Azerbaïdjan, à la salle de concert de CRR. L'amateur de Beethoven et du compositeur Üzeyirbey Hacıbeyli, Manafov présentera son dernier album aux amateurs de musique classique.

Samedi 12 Mars à 15h00

TİM Show Center

Les amateurs de ballet, retrouvez l'opéra *La Belle au bois dormant* à Türker İnanoğlu Maslak Show Center. Avec la participation de la *première ballerine* Irina Koleniskova, Le Théâtre de ballet de Saint-Petersbourg vous offre une nuit magique.

Vendredi 17 Mars à 20h30 İŞ Sanat

Assistez au concert du pianiste de la musique latine/jazz Gonzalo Rubalcaba au Centre Culturel d'İŞ Sanat. Pour rendre hommage à son ami de 30 ans, le pianiste Charlie Haden, Rubalcaba jouera des chansons de son album "Charlie".

